

Marie-Antoinette BOULLARD-DEVÉ (1887-1966) : artiste peintre, cantatrice, femme de radio, militante féministe, pacifiste, antiraciste

Marie-Antoinette Jeanne BOULLARD-DEVÉ (1887-1966)

Née à Paris X^e, faubourg Montmartre, 188, le 8 janvier 1887 (acte 114).
Fille unique de Louis Alfred Alexandre Boullard (Rennes, 11 mars 1852-Paris X^e, 11 mars 1904, acte 1191), artiste musicien, et de Marie Octavie Jeanne Tessier, 23 ans.

Mariée à Chavroches (Allier), le 1^{er} septembre 1908, avec Pierre Fournier des Corats (1884-1953), divorcés le 26 juin 1919, dont :

— André : architecte.

Remariée à Marseille, le 29 sept. 1922, avec Maurice-Arsène Devé, administrateur des services civils de l'Indochine, créateur de la Boîte à musique (Hanoï, 1909). Voir [encadré](#).

Expose dès 1919 au Salon d'automne.

Chevalier de la [Légion d'honneur](#) (*JORF*, 1^{er} janvier 1933, p. 14).
Décédée à Tanger, le 6 mai 1966.

À la [Société coloniale des artistes français](#)
(*La Dépêche coloniale*, 14 juillet 1921, p. 2)

La Société coloniale des artistes français a attribué les récompenses suivantes :

Prix de la Compagnie de navigation mixte : M^{me} Marie Boulland, peintre, Société nationale.

Paris
Le Salon d'automne
par L.H.
(*Comœdia*, 2 novembre 1921, p. 3, col. 7)

Les personnes qui s'intéressent à nos colonies vont vers les toiles qui montrent des paysages de la France d'outre-mer. Elles se montrent les grands panneaux

harmonieusement composés par M^{me} Marie-Antoinette Boullard : Pêche en Annam et Chasse au Cambodge, commandés par le ministère des Colonies. et qui sont destinés au pavillon de l'Indo-Chine, à l'Exposition Coloniale de Marseille.

Marseille
Mariage

(*L'Avenir du Tonkin*, 11 décembre 1922, p. 2, col. 4)

À l'[Exposition Coloniale](#), dans le somptueux salon du commissariat de l'Indochine, magnifiquement paré de fleurs pour la circonstance, a été célébre, le 29 septembre 1922, le mariage de M. Maurice Devé, administrateur des Services civils de l'Indochine, commissaire adjoint à l'Exposition, avec M^{me} M.-A. Boullard, la charmante artiste peintre au talent si personnel.

Les témoins étaient, pour la gracieuse épousée M. Albert Sarraut. ministre des colonies, et pour le marié M. Pierre Guesde, résident supérieur de l'Indochine, commissaire général de l'Indochine à l'Exposition coloniale.

M. Flaïssières, sénateur et maire de Marseille, a prononcé en l'honneur des jeunes mariés le plus délicat et le plus élogieux discours.

Nous adressons aux nouveaux époux nos souhaits de bonheur.

Expositions

(*La République française*, 31 janvier 1923, p. 1, col. 1)

Les expositions artistiques qui s'ouvrent dans Paris sont nombreuses et diverses, mais il y a dans ce contraste même quelque chose de curieux, qui révèle bien l'incohérence de l'art moderne et les courants contraires dont il est traversé. Voici à la galerie Georges Petit, rue de Sèze, l'Exposition des Aquarellistes. On y trouve nombre d'artistes sachant leur métier : mais la plupart de leurs ouvrages manquent par trop d'âme : il semble que l'émotion qui les a suscités soit trop faible pour leur prêter de l'autorité, du charme ou de la vigueur. La présence des choses y paraît plutôt transcrise que peinte. Quand on pense à l'émotion où baigne la moindre peinture chinoise de la bonne époque, à l'allégresse, l'entrain, l'incroyable rapidité de coup d'œil, avec lesquels dans les estampes japonaises, sont saisis les aspects du monde, on ne peut qu'être déçu par ces œuvres sans accent, sans verve. Parfois, pourtant, une se distingue. Telle est, à notre goût, la charmante aquarelle de Vignal où l'on voit jaillir le clocher de la cathédrale d'Albi, presque évaporé dans la lumière. Je veux signaler aussi le portrait d'homme de E. Maxence et les jolies notes de R. du Gardier.

Nous venons de parler de l'Extrême-Orient : il entre de plus en plus dans le domaine de notre attention, soit par les œuvres anciennes de ses arts, soit par celles qu'en rapportent des artistes de notre temps et de notre race. L'exposition de Marseille était significative à cet égard. Je veux signaler aussi celle des [soixante études exposées par M^{me} Boullard-Devé, à la Licorne, 110, rue La-Boétie](#). Ce sont des visages d'acteurs annamites ou de danseuses cambodgiennes, attachants par la vérité et la sympathie avec laquelle ils sont reproduits. Parfois, le teint des danseuses a sa couleur naturelle, ce joli jaune de cuivre pâle, un peu enfumé ; parfois, il est blanchi de chaux. Les paupières tombent ; la bouche est une lourde fleur. L'expression du visage, pareille à ces eaux épaisses sur lesquelles on se penche sans s'y refléter, a une sorte d'opacité rêveuse. Rien d'artificiel, ni d'exotique ne dépare ces sanguines et ces peintures. On croit être là-bas, respirer l'humide atmosphère argentée, dans l'hébétude du grand soleil. Soyons

attentifs à tout ce qui nous vient de l'Extrême-Orient. L'Asie ne fait que commencer à nous enrichir.

PONT DES ARTS
(*Excelsior*, 31 janvier 1923, p. 2, col. 4)

L'État vient d'acquérir le *Ballet des éventails*, exposé par M^{me} Boullard-Devé, à la Licorne, dans la série de ses tableaux et études sur les danseuses cambodgiennes.

Parmi les petites expositions
(*Comœdia*, 3 février 1923, p. 6, col. 7)

Tableaux inspirés par la danse
Certains dessins de M^{me} Boullard-Devé sont émus...

M^{me} Boullard-Devé a passé les mois de l'été dernier à l'exposition coloniale de Marseille, à étudier les petites danseuses cambodgiennes et les types indo-chinois, et en a rapporté des dessins qui sont, par leur précision, des documents ethnographiques. Aujourd'hui, elles montrent quelques têtes d'hommes ou femmes asiatiques, et surtout, elle s'applique à noter ces multiples attitudes des mains par quoi les hommes de race jaune se sont créé un langage souple, nuancé, discret et fugitif comme la parole elle-même.

.....

René-Jean

LES ARTS
(*Le Rappel*, 12 février 1923, p. 3, col. 1)

— À la Licorne, un groupe de peintres de Montparnasse occupe la grande salle.

Beaucoup de déjà-vu, et cela indispose. Rares sont ceux qui, tel Ramey, accrochent quelque chose de nouveau et marquent un nouvel effort. Pour des raisons tout opposées, les masques caricaturaux de Vassilieff et les bronzes de Gonzalez s'imposent sur le reste de cette exposition.

Dans la salle voisine, de M^{me} Boullard-Devé, une série remarquable d'études de danseuses cambodgiennes et d'acteurs annamites, où revit l'art sacré et voluptueux de l'Extrême-Orient.

LE PALMARÈS DE L'EXPOSITION
DE MARSEILLE
(suite)

Récompenses aux collaborateurs

Collaborateurs officiels

Indochine

(*L'Avenir du Tonkin*, 6 mai 1923, p. 1-2)

Diplômes d'honneur

M. Devé, chef du service des Attractions
M^{me} Boullard, peintre

LES BEAUX-ARTS
par José Silbert
in
L'Exposition nationale coloniale de Marseille
1922
décrite par ses auteurs
Paris, juin 1923, 314 p., p. 49-60

Pénétrons dans [la masse imposante du temple d'Angkor](#), dont les portes sont précédées de panneaux décoratifs, œuvres de M^{me} Marie-Antoinette Boullard, de notre compatriote Olivier et de leur camarade Poterelle, dont les *Éléphants rouges* m'ont paru d'une aimable fantaisie.



Danseuses cambodgiennes
par M^{me} M.-A. Boullard-Devé

Hanoï

Une grande soirée musicale à la Philharmonique
(*L'Avenir du Tonkin*, 14 avril 1924)

.....

Madame Devé, manquant à la soirée, aurait provoqué bien des regrets, mais elle sut fuir les applaudissements qu'on lui prodiguait dans un salon hanoïen où l'on jouait la comédie, ce soir-là, pour arriver juste à la Philharmonique au moment où le régisseur l'appelait en scène. Et elle chanta comme elle sait chanter, c'est-à-dire à ravir, et elle détailla et nuança : « L'eau qui court » et la « Rose d'Ispahan » pour la plus grande satisfaction de l'auditoire.

.....

CHRONIQUE ARTISTIQUE
BEAUX-ARTS

HANOÏ

Exposition Hierholtz*.

(*Pages indochinoises*, 15 mai 1924, p. 192-194)

EXPOSITION ? Le mot est plus considérable que la chose. Ce n'était qu'un salon, un petit salon, intéressant et individuel.

.....

Si notre public connaissait déjà madame de Fautreau-Vassel, il ignorait encore madame Boullard-Devé. J'avais vu quelques unes de ses œuvres en France et j'avais été frappé d'une tendance à schématiser l'anatomie des modèles que je pouvais concevoir dans une fresque mais qui me paraissait incompatible avec le genre tableau. J'ai pu m'apercevoir que madame Boullard-Devé sait ne pas se borner à des études qui, pour si puissantes qu'elles soient, n'en demeurent pas moins des études, et si, dans son envoi, j'ai pu trouver fort intéressante de dessin et de couleur sa « Tête de Chinoise », j'ai préféré sa « Femme annamite à l'enfant » qui m'a fait songer, par son exécution très fine, très simple en apparence et cependant très poussée, à certaines peintures des vieux maîtres flamands. Madame Boullard-Devé possède un art à elle, moderne, il est vrai, mais je ne crois pas que, malgré son horreur des pompiers, elle veuille brûler tout ce qui a été adoré.

.....

Maurice Koch.

LE SALON D'AUTOMNE

par Florent Fels

(*L'Art vivant*, janvier 1925, p. 6)

.....

Salle I. — Si vous entrez au Salon d'Automne par la porte qui fait face au bassin des Tuilleries, ne vous laissez pas éblouir par les couleurs agressives de la toile de Berjole, affiche aux tons agressifs, et peut-être est-il préférable pour Correlleau, dont on pouvait attendre des œuvres singulièrement plus personnelles, qu'on ne s'attarde pas devant sa

toile. Des *Buveurs* par Raymond Fauchet, jeune peintre en pleine crise de recherche, sont loin d'être une réussite, et la peinture spirite et humoristique par Boullard-Devé sera remarquée uniquement en raison de l'intérêt qu'on accorde, en ce moment, aux questions métapsychiques.

ARTS ET ARTISTES BOURBONNAIS
(*La Revue de la Nièvre et du Centre*, mars 1925, p. 41)

MADAME MARIE-ANTOINETTE BOULLARD. — En 1919, elle se révéla grande artiste par son envoi au Salon de la Nationale : *Soupe populaire*. C'était un grand panneau où l'on montrait une foule de miséreux de tout âge qui se présentaient à une distribution de soupe. Un grand sentiment concentré, obtenu en toute sincérité, sans effets tapageurs. Les tons en demi teinte fondus dans un ensemble gris s'harmonisaient heureusement avec la mélancolie du sujet.

À un métier animé par une pensée émue et par un sentiment délicat, Madame MARIE-ANTOINETTE BOULLARD joint une grande facilité et une grande souplesse de touche.

11 juin 1925
(*Bulletin administratif de l'Annam*, 1925, p. 731)

L'indemnité de changement de résidence de quatre vingts piastres (80 p. 00) prévue à l'article 17 de l'arrêté du 24 mars 1919, est allouée à l'occasion de son changement d'affectation de Saïgon à Tourane à M. Devé, administrateur-adjoint des Services civils, marié famille en France et ne recevant pas l'ameublement en nature dans la nouvelle résidence.

Cette dépense sera imputée au budget local de l'Annam, chapitre 16. article 1^{er}, paragraphe 2, exercice 1925.

Les colonies à l'[Exposition des Arts décoratifs](#)
(*Les Annales coloniales*, 15 juin 1925, p. 2, col. 3)
(*La Liberté*, 15 juin 1925, p. 1, col. 3-4)

notre section coloniale de l'Exposition des Arts décoratifs offrait, dans les trois pavillons consacrés aux colonies françaises, une réception aux membres du conseil municipal de Paris.

Cette fête exotique avait attiré une assistance nombreuse, dans laquelle nous avons remarqué... M^{me} Boullard-Devé, peintre de l'Indochine...

AU JARDIN DES TUILERIES
Au Salon d'Automne

par Maurice Raynal
(*L'Intransigeant*, 25 septembre 1925, p. 2)

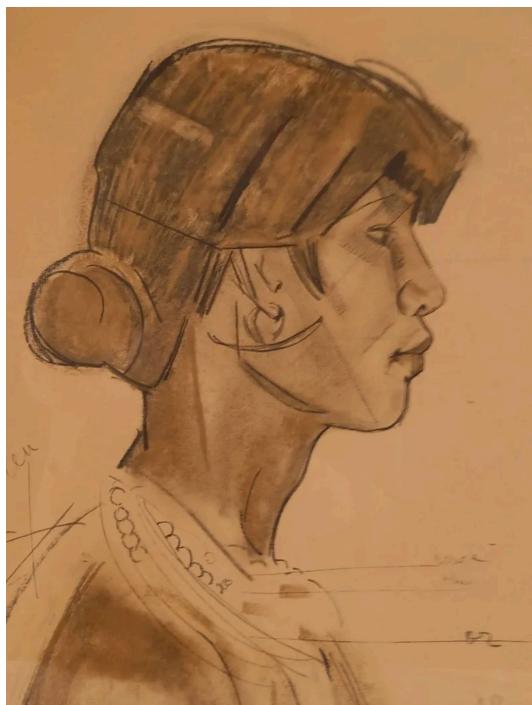
.....
Avec des qualités, M^{mes} Boullard-Devé et de Bonnier font des recherches en des terrains peut-être pas assez étendus.

7 janvier 1927
(*Bulletin administratif de l'Annam*, 1927, p. 42)

Un passage de retour en France est accordé à M^{me} Devé, femme d'un administrateur-adjoint de 1^{re} classe des services civils, en service à Tourane, pour se rendre à Paris.

Madame Devé, dont le mari est classé à la deuxième catégorie du tableau annexé au décret du 6 juillet 1904, prendra passage, au compte du Budget local de l'Annam, sur un des paquebots qui lui sera désigné ultérieurement.

M^{me} Devé voyagera seule.



Étude d'homme Moï. Région de Trami.
Septembre 1926.

QUELQUES NOUVELLES DE PARIS
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 août 1927, p. 5, col. 4)

« FIGURES D'INDOCHINE »

Figures d'Indochine (Annam) est le titre des œuvres originales que madame A. Boulland-Devé, la charmante femme de M. l'administrateur Devé, vient de réaliser en un album de grand luxe in folio 44 x 56.

La première édition de cet album contient vingt planches en camaïeu et en couleur, tirées sur les presses des Anciens Établissements Gillot, papier vélin alfa des Papeteries Aussédat, numérotées de 1 à 300 et signées par l'artiste.

Les souscriptions à cette édition sont déjà très nombreuses et assurent à madame A. Boulland-Devé le succès le plus flatteur et le plus mérité.

Toutes nos félicitations.

Le Salon d'automne de Paris

par Paul Berthelot

(*La Petit Gironde*, 1^{er} décembre 1927, p. 1, col. 4)

Une section spéciale d'art religieux met en valeur l'œuvre de George Desvallières, aussi étonnante par la nouveauté de la conception que par la beauté émouvante de l'exécution, et une toile symbolique de M^{me} Boulland-Devé, *Seigneur, Paix*, qui joint à la noblesse du sentiment une réalisation plastique riche de maîtrise.

Une rétrospective du potier Bigot, à la fois savant et artiste, et du peintre Henri Ottmann, qui fixa avec une personnalité si frémissante l'harmonie de la vie nouvelle avec la beauté, rendent un hommage mérité à deux producteurs prématûrement enlevés à notre affection.

NOTRE EFFORT

(*Regnabit : revue universelle du Sacré-Coeur*, avril 1928)

A. - Soirée du 18 avril

Elle aura lieu, à 20 heures précises, dans la crypte de l'église de la Trinité, que met gracieusement à notre disposition M. le curé de la Trinité.

Projection du beau film *Les Cœurs Héroïques* (Scouts de France).

Compositions de Jean Clergue, grand prix de composition musicale, exécutées par l'auteur.

Compositions de François Bouriello, le compositeur aveugle, exécutées par l'auteur.

Poèmes de madame Blanche Bouriello.

La partie musicale et littéraire sera exécutée avec le gracieux concours de :

M^{me} L. TELLY, professeur au Conservatoire de Fontainebleau ;

M^{me} BOULLARD-DEVÉ, artiste des concerts de T. S. F.

B. - Fête du Rayonnement, les 16 et 17 mai.

Cette vente de charité doit nous aider à réaliser notre programme.

Elle doit être elle-même un moyen de faire pénétrer nos idées.

Nos VRAIS AMIS NOUS AIDERONT.

Peinture coloniale

(*Le Gaulois*, 20 mai 1928, p. 3, col. 5)

L'État, le ministre de l'intérieur, l'empereur d'Annam ont acquis plusieurs des œuvres de *Visages d'Annam*, de M^{me} Boullard-Devé, actuellement exposées à l'agence du gouvernement général de l'Indo-Chine, 20, rue La-Boétie.

PARIS
(*La Croix*, 24 juin 1928, p. 2, col. 7)

Au profit d'un compositeur aveugle. — Le mercredi 27 juin, à 21 heures précises, un concert sera donné, salle Mustel, 16, avenue de Wagram, au profit de François Bouriello, compositeur aveugle. Places réservées : 20 francs, Deuxième série: 10 francs. Billets : à la salle au Guide-Billets, 20, avenue de l'Opéra, chez Bouriello, 15, rue Hégésippe-Moreau, Paris, XVIII^e, et chez M^{me} Boulard-Devé 42, avenue du Parc-Montsouris, Paris, XIV^e.

(*L'Avenir du Tonkin*, 26 juin 1928, p. 2, col. 3)

L'Indochine au Salon. — À propos de l'Indochine et bien qu'elle soit en dehors du Salon, n'oublions pas de signaler la belle exposition de dessins et de peintures que M^{me} M.-A. Boulard-Devé nous présente à l'[Agence du gouvernement général de l'Indochine*](#).

Il y a là un ensemble d'Annamites de tout âge et de toute condition qui sont saisis sur le vif avec vérité et, en même temps, une variété dans les physionomies qui fait honneur aux qualités d'observation de l'artiste.

Nul doute que l'album en souscription annoncé, où ces « Visages d'Annam » seront reproduits, n'obtienne le plus légitime succès.

Toutefois, je me permettrai de poser à M^{me} Boulard-Devé, comme à M. Inguimbert, comme à tous les autres artistes qui ont peint des Annamites, la question suivante :

[Étant donné que ce peuple est un des plus rieurs, un des plus moqueurs, un des plus enclins à la plaisanterie qui soit au monde, comment se fait-il que tous les sujets qu'on nous montre aient l'air de porter invariablement le diable en terre ?](#)

Je vais faire de suite la réponse : c'est que lorsqu'il est mis en présence de l'Européen, cet Annamite, si rieur dans l'intimité, fige immédiatement son visage dans une expression d'impassibilité qui trompe beaucoup de gens.

Il y a là évidemment pour l'artiste qui fait poser un modèle devant lui une réelle difficulté à vaincre.

DR DE FÉNIS

(*L'Avenir du Tonkin*, 27 juin 1928, p. 2, col. 3)

Les succès artistiques de madame Boulard-Devé. — Nous apprenons avec le plus vif plaisir que madame Boulard-Devé, l'aimable femme de M. l'administrateur Devé, remporte à l'heure actuelle à Paris un très gros succès avec ses œuvres *Visages d'Annam*.

Lors de la dernière exposition le Gouvernement français, M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur ; S. M. l'Empereur d'Annam ont acquis quelques-unes des œuvres de M^{me} Boulard-Devé.

La Colonie doit se réjouir aussi d'un pareil succès puisque c'est ici même que madame Boullard-Devé a trouvé son inspiration et adapté son très beau talent aux choses de ce pays.

« VISAGES D'ANNAM »
(*L'Avenir du Tonkin*, 29 juin 1928, p. 2, col. 3)

Du 5 au 19 mai, l'Agence du Gouvernement général de l'Indochine a organisé, sous ce titre, en son hôtel de la rue La-Boétie, une exposition des œuvres rapportées par madame Boullard-Devé de son dernier séjour en Annam.

Est-ce assez dire que ce fut un très grand, très sincère succès ?

Un vaste projet de frise destinée à la décoration d'un Musée colonial fait le tour de la salle. Tous les types de l'Annam y « vivent » sur un fond d'or, en un puissant relief, des humbles pêcheurs de la côte aux Colonnes de l'Empire, hiératiques en leurs brocarts somptueux. C'est en une émotion qui se traduit par de chaleureuses approbations que nombre de coloniaux ont retrouvé là le pays lointain cher à leurs cœurs.

Deux grands panneaux au centre supportent 35 peintures et dessins en sanguine chaude, et en noir profond : là, un adorable « nho » acquis par l'État pour le Musée du Luxembourg ; ici, un nostalgique visage de petit gardien de buffles acquis par S.M. l'Empereur d'Annam ; une maternité annamite : dessin « beau comme un primitif », selon l'expression de M. Albert Sarraut, acquis par le Ministre de l'Intérieur, ainsi que deux autres « visages » d'Annam d'une simplicité et d'un charme intenses.

De ces dessins et peintures dont les autres originaux sont la propriété des collections particulières de MM. Sarraut, Dupuy, Tardieu, Gravelle, Piot, Dehay, etc., le journal *l'Intransigeant*, sous la signature de Maurice Raynal, en signale toutes les particularités en écrivant : « la science des plans et des volumes qui soutient la construction des compositions de M^{me} Boullard-Devé, n'empêche nullement l'artiste de traduire, avec tout son charme l'humanité profonde et si discrète, de ces « Visages d'Annam qu'elle a finement modelés » avec une compréhension toute mystique et enthousiaste dont tout l'effort se tend à traduire l'âme au travers de ses apparences et de ses ombres.

Ceux qui reviennent
(*La Volonté indochinoise*, 2 août 1928, p. 2, col. 2)

Fonctionnaires et militaires embarqués le 27 juillet 1928 à bord de l' « Athos-II » à destination de l'Indochine.

Services Civils : Administrateur Devé femme et enfant

Les Arrivants
(*La Dépêche d'Indochine*, 22 août 1928, p. 6, col. 1)

Liste des passagers arrivés par le s/s *Athos-II* le 21 août, à 19 heures.

Pour Haïphong
M. et M^{me} Devé et enfant, administrateur

Ministère de l'instruction publique
et des beaux-arts.

BEAUX-ARTS
(*JORF*, 11 octobre 1928, p. 11068)

Liste des œuvres, d'art acquises par l'État du 1^{er} janvier au 30 septembre 1928.

PEINTURE

M^{me} Boullard Devé. — Petit enfant.

HUÉ
Mariage
(*L'Avenir du Tonkin*, 26 octobre 1928)

Jeudi soir, dans la plus stricte intimité, eut lieu à Hué le mariage de M. Bernus, directeur pour l'Annam de la Société de Chalandage et de Remorquage d'Indochine*, avec M^{me} Berthe Masclot.

Les témoins étaient, pour M^{me} Masclot : M. Jabouille, résident supérieur, et M^{me} [Boullard-Devé](#) ; pour M. Bernus : M. Carias, inspecteur des Douanes et Régies à Tourane, et M. Chevallier, directeur de la Standard Oil Company à Tourane.

Nous adressons aux nouveaux époux nos meilleurs souhaits de bonheur.

LA TOUSSAINT
À Hué
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 novembre 1928, p. 7, col. 5)

La fête de la Toussaint fut célébrée plus solennellement que de coutume dans l'église de la paroisse française, grâce au chant de divers motets que [madame Boullard-Devé](#) voulut bien exécuter pour la plus grande édification des assistants qui admirèrent sa belle voix, inspiratrice de sentiments pieux.

Le 2 au matin après la visite des autorités civiles et militaires au monument aux Morts de la guerre et aux divers cimetières de la ville, un service funèbre solennel fut célébré par le R. Père Chabanon, provoïcaire de la Mission de Hué, remplaçant Mgr Ally empêché, devant une nombreuse assistance de compatriotes remplissant l'église. Aux premiers rangs, remarqué. MM. les administrateurs Manau, secrétaire, particulier de M. le Résident supérieur et le représentant ; [Devé, résident de Thua-Thien](#) ; le chef de bataillon Laurent, commandant d'armes, leurs Excellences le président du conseil et tous les ministres, l'ingénieur en chef Valette ; le trésorier-payeur d'Encausses de Gantiès ; le directeur du Service de Santé Chapeyrou, le chef de cabinet du Résident supérieur Pierrot ; le chef du premier bureau de la Résidence supérieure de [Coataudon](#) ; le délégué du ministère des Finances Delages ; les chefs du Service des Eaux et Forêts Fangeaux ; d'agriculture Texier, l'élément militaire et la garde indigène étaient grandement représentées ; la chorale du grand séminaire exécuta des chants liturgiques fort appréciés des auditeurs.

« VISAGES D'ANNAM »
(Extrême-Asie, janvier 1929, p. 277)



Mère et enfant d'Annam

L'EXPOSITION coloniale de Marseille nous avait révélé madame Boullard-Devé : ses deux panneaux (Annam et Cambodge) qui décorèrent l'entrée du palais d'Angkor, furent très remarqués. Il semble que, durant son dernier séjour en Indochine, cette vigoureuse artiste ait pénétré davantage l'âme extrême-orientale. Ses « Visages d'Annam » sont merveilleux d'expression vraie.

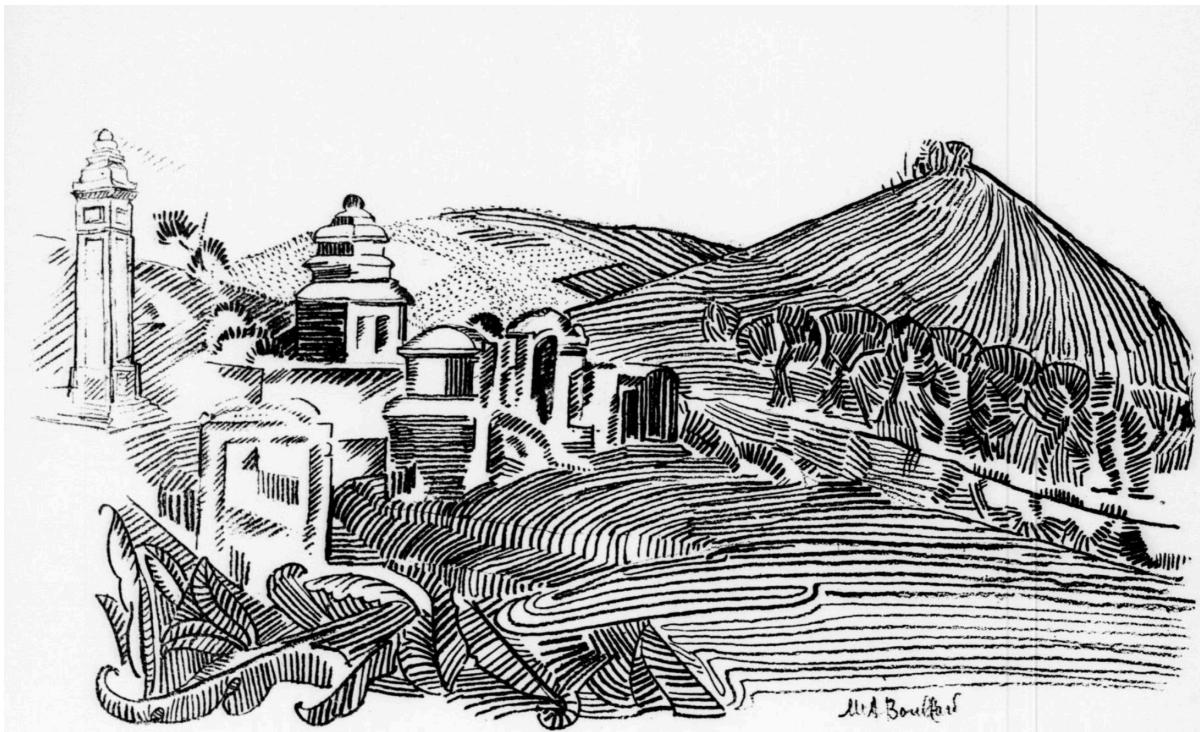
Dans une frise magistrale, exposée d'abord à l'Agence économique de la rue La-Boétie, et, durant la Semaine coloniale, dans le stand indochinois, au Palais-Royal, madame Boullard-Devé a rendu, avec un rare bonheur, le geste annamite. Du pauvre nhaqué aux somptueux membres du Comat, de l'humble pêcheuse à la jeune élégante, à la princesse du sang, tous les types annamites vivent là. Cette frise est un projet de décoration pour le Musée colonial. Madame Boullard-Devé compte bien la compléter par des visages tonkinois, laotiens, cambodgiens, cochinchinois.

Nous avons admiré quelques dessins et portraits au pur modelé, au charme mystérieux, joyaux des collections particulières de MM. Dupuis, Debray, Gravelle, Piot, Tardieu, etc. À signaler les extraordinaires têtes d'eunuques, le nho au regard nostalgique acquis par S. M. l'Empereur d'Annam, et les mères.... toutes les mères

annamites, si simplement nobles, transfigurées par le tendre respect qu'elles éprouvent pour leur enfant, avenir de la race.

« C'est beau comme un antique », a dit M. Albert Sarraut en choisissant le portrait de l'une de ces mamans d'Annam.

C. Ch -B.



Vues d'Annam
par Alfred Meynard
Illustrations de M^{me} A. Bouillard.
(*Extrême-Asie*, septembre 1929, p. 277)

[675] UNE vapeur chaude cerne la terre et rend plus lucide le ciel d'un bleu lapidaire ; buée d'un climat sans saison qui emprisonne, comme une gaze, la violence de la lumière, en fait briller doucement le regard sur l'horizon. Un paysage occidental se dégage : verts mamelons posés contre la rivière, qui fuit et reparaît ; forêt de pins uniformément courbés sous la même caresse du vent. La mousse étoffe les rochers ; une eau vivante s'y glisse, invisible et chantante : telle s'exprime, à l'heure qui est la sienne, la campagne de Hué, drapée dans le soleil couchant. Le soir a des transparences d'aurore, un reflet de ces matins de force et de limpidité que le soleil, déclinant ici, apporte à l'autre côté du monde, là où la santé brille dans l'air. Un fugitif instant, on peut se mêler à cette nature, en respirer l'âme étrangère épanouie en de rouges lueurs ; mais bientôt le vide la reprend et détache d'elle notre solitude. Car la mort s'est superposée au paysage, en a fait son domaine, pour y composer une pensive architecture. Les tombeaux n'ont pas demandé aux arbres, aux collines, aux vallons, de les accueillir et de jeter sur eux l'oubli de la vie ; ils se sont substitués à eux, ils leur ont pris leur force, leurs lignes et leurs contours. Maintenant, c'est le paysage qui a la forme des tombes, qui est devenu une sépulture unique et avec une telle harmonie qu'il ne pouvait pas avoir une autre destination.

La mort, pour le peuple d'Annam, est tellement l'objet de la vie, qu'elle prend possession de tout ce qui est vivant ; par une subtile transfusion, elle emprunte aux choses et aux êtres le mystère qui les anime, leur joie, leur beauté, leur puissance : elle a

besoin d'eux pour subsister. Pour l'Occidental, la Mort est située au delà d'un abîme ; son essence est distincte, inaccessible, obscure. Il l'éloigne de ses jours ; il la pleure en se détournant. C'est qu'il y sent un changement, et que s'y mêler contrarierait son actuel mouvement. Alors, il divise le monde en deux parts : celle de la Mort qui se cache et celle de la Vie, qui prend sans cesse la place de la Mort.

Mais ici, tout mouvement s'arrête et la mort attire à soi la vie ; elle s'empare de ses ornements, de sa science et de son espoir. Comme un mime qui montre sa face plâtrée entre les plis croisés d'un rideau de théâtre, la mort, grâce à la vie, ne disparaît pas de la scène ; elle joue son rôle sans se lasser, et les vivants ne sont que ses spectateurs. Leurs âmes lui appartiennent, leurs corps lui sont soumis par de rigides disciplines ; les terres les plus belles ne portent que des fruits de cendre.

Aménagée par une occulte administration, dont la sagacité fouille le sol et mesure les montagnes, la nature n'est qu'un décor funèbre. Toutes ses influences sont captées au profit de la mort et le souci des vivants est d'aider à cette mutation. Il faut à ceux dont les pieds ne pèsent plus sur la terre tous les bonheurs qu'ils n'y ont pas connus, rigoureusement calculés. Leurs ombres seront nourries, mais surtout des mains prévoyantes rassembleront pour elles les éléments capricieux que leur destinée ne put réunir. Pour la paix des morts, il suffit d'une géométrie adroite adaptée à l'espace où leurs corps s'allongent. Quelques lignes tracées dans les trois dimensions délimitent l'heureux avenir et parlent avec une éloquence abstraite aux désirs que l'homme emporte en mourant. Les eaux vives, les molles courbes de terrain, les promontoires boisés en face d'horizons sans obstacle, les creux secrets des vallons au flanc des belles montagnes : citadelles élues pour y continuer cette invisible vie terrestre que les survivants souhaitent aux défunts de prolonger longtemps. La vie échappe à toute prévision, mais on peut ici organiser la mort avec un art que la magie soutient. Ces influences errantes qui mènent l'existence humaine et la poussent en sens opposés, les voici captives dans le tombeau. Elles sont auprès du cadavre comme ces figurines de terre cuite que les anciens Chinois enterraient avec leurs rois ; elles représentent ses désirs et elles attendent ses ordres. Dans son calme domaine « l'âme matérielle » qui veille sa dépouille, est en sécurité contre les sombres ennemis de l'espace : le plan du géomancien les éloigne de ce lieu choisi.

Ce vaste vallonnement de tombes est un combat muet, une mêlée immobile où se sont fixées les illusions terrestres. Mais en celles-ci, point de vanité posthume, orgueil inutilement confié à la pierre. Une sagesse explicite veut que le mort ne tire point de gloire



[677] de la splendeur de son mausolée, mais soit satisfait du point souterrain où s'appuient ses fondations et des lignes d'horizon suivies par ses murailles. Il est maintenant placé au centre même des éléments qui contiennent et qui distribuent le souffle magnétique de la vie ; des courants bienfaisants passent sur lui ; il sent, au travers de ses os, la respiration de la terre.

Comme sur un plan cadastral partageant le bonheur entre des propriétaires invisibles, la terre d'Annam se développe en sépultures. Aux sites les plus irréguliers se dissimulent les plus heureux tombeaux, ceux autour de qui les influences les plus fuyantes du ciel et de la terre ont pu être réunies. C'est ici le charme de la mort d'immobiliser et d'harmoniser les oppositions dont la vie est faite. Quelques accidents de terrain favorables, l'éclair sinueux d'une source, un paysage configuré suivant d'abstraites courbes donnent au mort le plus inquiet une assurance immortelle.

J'ai compris que la nature qui vivifie n'est point ici celle qui donne ses moissons, ses fruits, ses harmonies. C'est celle qui nourrit le silence des tombeaux. Dans ces paysages inviolés, l'homme est pénétré du respect de la vie ; il trouve ce que ses jours mesquins ne lui donnent jamais ; il goûte sa propre plénitude. Où peut-il mieux sentir la joie de respirer qu'en ces heures fastes, consacrées aux défunts, quand on vient couper l'herbe sur leurs tertres, répandre des fleurs et brûler de l'encens, cependant que le repas funéraire est préparé dans la tendre paix du matin ?

II

Lorsque de Hué, on longe le fleuve tranquille qui descend vers Thuân-An, on sent déjà le souffle énergique de la mer. Un vent salé se mêle aux parfums terrestres et l'infini de l'horizon s'offre de très loin aux eaux prisonnières qui se hâtent vers lui. L'incendie du couchant s'est fondu dans l'air gris-bleu, si transparent que les jonques qui passent s'y profilent comme des images projetées sur un écran. C'est l'heure où monte de l'eau mouvante, comme une vapeur insaisissable, le charme secret de l'Annam. De quoi ce charme est-il fait ? Le promeneur qui s'y abandonne ne saurait pas l'exprimer, car tout ce qu'il regarde ne lui en donne qu'un reflet. Ici, le paysage n'est pas ce qu'on a faussement appelé « un état d'âme ». Il est une âme multiple et réelle, un être dont la vie s'objective en des signes éloquents, interprétés par les hommes. Là où l'Occidental indiffèrent ne constate que des arbres, des collines et des champs, l'Annamite entre en communication avec d'invisibles présences. Il se meut au milieu d'une perpétuelle fantasmagorie et son existence se joue sur deux plans, dont un, qui échappe aux sens, soutient l'autre, qui est tangible.

C'est pourquoi il n'y a pas, dans cette nature aimable, de solitude complète, et ce que l'homme a construit au milieu de ses plus beaux décors, s'ajoute vraiment à elle, la continue et l'explique. Un pagodon moussu, blotti sous un arbre à vaste frondaison, avec son humble brûle-parfum de pierre, où restent des souvenirs d'encens, est plus naturel que l'arbre lui-même ; car dédié à quelque Génie agreste, il évoque une existence cachée dont le végétal n'est qu'une apparence. Les naïfs monuments, dont une foi craintive parsème la campagne, expriment l'envers de la nature, de sorte que le voyageur pénètre sans transition dans la conscience mystérieuse des choses. Ainsi l'esprit de la Terre-apparaît sur sa surface. Condescendant, il habite dans ces rustiques demeures exactement adaptées, par les lieux où elles s'élèvent, à ses diverses manifestations. Les âmes de tous les éléments savent où s'arrêter, ainsi que les âmes humaines qui sont retournées à la nature. Comprendrait-on le fleuve, les ruisseaux et les vallons boisés, si la force qu'ils dissimulent n'était enfermée et consacrée dans ces temples où elle est à la fois adorée par les hommes, et leur captive ? Et cet autel en plein air dédié aux mânes qui ne connaissent pas les douceurs régulières du culte domestique, ne semble-t-il pas peupler l'air que nos yeux trouvaient vide ? Un monde invisible et confus surgit de toutes parts et la nature livre ses secrets. Ce ne sont pas seulement ses formes qui me sont sensibles, mais sa pensée qui m'enveloppe. Une

pierre, un simulacre marquent le point de contact entre elle et le peuple agité qui lui demande la vie.

Voici, au fil de l'eau nocturne, une minuscule jonque de papier qui dérive, portant, avec des baguettes d'encens, de fragiles nautoniers. Tout le village de Bao-Vinh accompagne son départ de cris de joie répétés, car elle est chargée des esprits mauvais dont chacun redoutait l'emprise, et qui n'ont pas su résister aux incantations et aux offrandes. Ils se noient par leur propre faute, salués par les rires de ceux qui, tout à l'heure, s'agenouillaient en prononçant leurs

[678]



[679] noms. Ce soir, le village a célébré les rites nécessaires pour que l'année soit favorable et pacifique, des exorcistes amateurs ont appelé en eux, avec des chants, des danses et des offrandes, tous les fantômes tapis aux environs, ils les ont gorgés d'alcool et de mensonges et les ont finalement voués à la mort et à l'exécration.

Maintenant que l'opération magique est terminée, la liesse règne parmi les pêcheurs, les marchands et les matelots. Le symbole qui vient d'être évoqué est un signe survivant à des temps très lointains et nul ne saurait plus le traduire. Des gestes suffisent à donner à un peuple l'illusion qu'il vit en paix avec les puissances qu'il redoute.

III

Un destin géomantique a commandé l'emplacement de Hué, moins pour les vivants dont les jours ont peu d'exigences, que pour les morts, difficiles à satisfaire. Ville où l'on vit heureux dans la sécurité de l'établissement posthume, puisque le dessin de la terre est ici comme un réseau charmant en quoi les âmes se plairont à demeurer prisonnières, sûres de ne pas errer sans abri et sans culte dans le vent et la pluie. L'étreinte multiple de la rivière, dont les bras attirent contre elle la vallée aux formes flexibles, prolonge la courbe des montagnes, qui ferme avec grâce l'horizon.

Un paysage intérieur est créé, auquel le ciel participe, puisque les lignes de ses constellations ont des projections souterraines et que les influences de ses planètes sont captées par les sommets des monts. On respire, dans les parfums résineux de ce parc des tombeaux, l'apaisement des espérances qui n'ont pas été déçues...

Sur le terrain funéraire de Tu-Duc, à mi-hauteur d'une colline, une stèle avertit le passant des influences surnaturelles dont ce heu est le réceptacle. Les pins, balancés par le vent, semblent les bercer et les répartir. Le miroir d'eau, où sommeillent des reflets, cueille peut-être, en condensant la lumière nocturne, des ondes mystérieuses dont le mort royal, derrière la porte de fer qui le défend est, chaque soir, ranimé.

Un gong lointain enfonce dans la nuit des clous d'un métal vibrant. Le sombre silence s'illumine de sueurs brèves et fuyantes, qui se précipitent, se fondent l'une dans l'autre, puis s'éteignent. Elles sont comme les éclats d'un phare qui, dans le monde invisible, ouvre aux esprits des morts la route du souvenir terrestre. C'est l'heure où dans le pavillon consacré au culte des mânes royaux, des fantômes surgissent de la vie autour d'une présence sans forme : hors des robes rouges ou violettes, dont les plis semblent flotter autour d'un bâton, des têtes rondes, des faces sur qui les rides ont effacé toute identité autre que la vieillesse, apparaissent et s'inclinent. Une étoffe jaune glisse sur un fond obscur, des mains versent du thé, apprêtent des coupes de tel, disposent un repas minuscule. Une moustiquaire s'entrouvre ouvre ; des éventails s'agitent, avec la lenteur soyeuse d'ailes d'oiseaux nocturnes ; à reculons, le groupe courbé des servantes se dissémine autour de ce sommeil inhabité. Demain, quand l'aube est encore grise, car le soleil dissoudrait les effluentes irréelles qui persistent autour d'un nom de roi, les mêmes mains décharnées trameront autour de la tablette qui en cache les signes le simulacre de la vie. Et ces vieilles nourrices de la mort veilleront l'ombre chère, sur cette frontière indécise où elles ne connaissent plus le monde auquel elles croient appartenir. Elles remplacent les femmes du Roi ; c'est à elles qu'est dévolu le service posthume de sa précaire survie matérielle qui prend d'elles sa force, comme la mèche d'une lampe usée. Habitantes du tombeau de l'époux, elles descendent peu à peu vers lui, prenant chaque jour davantage la couleur et l'immobilité de cette terre vers laquelle est tourné leur regard.

Quand elles ne seront plus là, le tombeau sera plus solitaire, la mort plus évidente ; le souvenir royal montera, plus haut, comme un de ces jouets aériens dont les attaches sont retombées à terre. Car c'est elles qui rendent sensible ce qui n'a plus de sens, qui serrent contre les formes de la terre ce qui n'a plus de forme. Les stèles racontent le

passé défunt. Elles sont, elles aussi, des stèles vivantes, à peine vivantes, qui, lentement, s'enfoncent dans le sol.

IV

Quand vient le premier jour de l'année extrême-orientale, l'étranger pour qui la sienne est vieille déjà d'un mois, se sent emporté par ce rythme nouveau. Il participe à un autre recommencement, non moins véridique. Tout le pousse à s'abandonner à cet élan répété du temps : la foi de l'humanité qui l'entoure

[680]



[681] et sa joie ; l'exacte renaissance de la nature qui, de la brûlante Cochinchine aux glaces de la Mongolie, montre de la même façon les promesses du printemps. Il se baigne, sans s'y mêler, dans l'intimité d'une fête dont le sens ni l'expression ne lui échappent et dont, pourtant, il reste le distant spectateur. Il est moins seul, en face de l'âme collective qui lui semblait interdite ; la rue, aux maisons fermées, lui livre ses secrets mieux qu'aux jours d'expansion estivale.

Ciel cendré de l'Annam, froidure opaque du Nord de la Chine, arrêtent la lumière du soleil au gré du désir humain. Car chaque maison, aujourd'hui, se bouche à la clarté extérieure, pour ne s'éclairer que d'elle-même et pour ne s'animer que de sa propre vie. La ville est une solitude bruyante : dans les rues désertes, les éclats de pétards projettent sur le sol une jonchée de fleurs rouges, et vite les enfants se réfugient dans l'ombre des portes entr'ouvertes.

Le premier et le second jour de l'année, la joie se replie dans le rite de l'isolement, se retire du dehors, s'enferme et se circonscrit. La famille annamite éprouve, en resserrant les affinités qui la composent, la volupté mystique de la clôture. Sans défaillance, elle demeurera dans une étroite salle, rassemblée autour d'une table toujours servie, n'ayant d'autre foyer, pour oublier le froid et immobilité, que la petite lueur jaunissante de l'autel des morts. Elle cède à ce profond sentiment d'une personnalité collective, à qui le passé vivant fait des limites définies. L'amas des victuailles prend ici la même valeur symbolique que les branches de pêcher fleuri, ou les objets votifs en papier doré ; avant d'être un appât égoïste, il figure la force de la communauté à laquelle chacun se nourrit. Chez les plus pauvres, il affirme la richesse de la sécurité et de l'union. C'est pourquoi, même dans un humble décor, la table est pourvue pour les vivants avec la même rigueur que l'autel pour les défunt.

Ce peuple qui vit dans la rue et qui ne connaît pas, dans son sévère appétit du bien-être, autre chaleur que celle du nombre, donne toute sa signification à sa plus grande réjouissance en fermant les portes sur elle. La vie entière de la cité devient secrète ; chaque famille est séparée de sa voisine par son propre monde intérieur et ignore, pendant deux jours, tout ce qui n'est pas elle. Les rues sont vides et nues et pourtant l'on y sent palpiter ensemble mille espérances distinctes qui créent un silence commun.

Le sens occulte du renouvellement de l'année s'est conservé ici parce qu'il correspond avec l'évolution de la terre. En Occident, nous sommes en avance sur celle-ci et nos voeux artificiels ne sont l'occasion que d'amples ripailles. De tous les symboles qui vivifient et approfondissent la réalité, nous n'avons gardé que cette offrande mutuelle de sucreries, qui matérialise nos souhaits pour que l'année n'apporte que douceurs. En Annam, elles figurent dans les échanges de visites, sur l'autel des dieux domestiques et celui des ancêtres, à côté de l'encens, des fruits et des fleurs. Elles donnent quelque délicatesse à ce rite impérieux de la nourriture abondante qui prend la valeur d'une discipline, car il ne peut plus être question du plaisir de manger, dans ces agapes interminables où les convives, congestionnés et cérémonieux, semblent des victimes condamnées à consommer des repas de géants.

La table alourdie de mets, image de prospérités futures, concorde avec les habits neufs, la toilette générale de la maison et les souhaits de bonheur multipliés sur les panneaux rouges. Mais, sur ces signes grossiers, monte la fumée pure de l'encens qui transpose dans l'immatériel l'essence des plus lourdes choses. C'est elle qui, malgré l'inconfort de la maison et la gêne des habitants, en dépit des digestions bruyantes et des malpropres conclusions de festins, apporte la mystique odeur d'une profonde, inégalable intimité. Elle tisse un rideau paisible à la clarté de l'autel domestique, à travers lequel l'invisible assistance des Morts se réconforte à l'ombre de la vie.

Le foyer se continue dans la rue, où les papiers d'or et d'argent et les emblèmes fragiles de la prospérité terrestre sont brûlées pour les âmes abandonnées. À cette foule de pèlerins sans nom, chaque maison est un appel dans la nuit, aucune maison n'est la leur.

Contre les murailles palpitan t les minuscules braises des bâtonnets d'encens ; leur rouge scintillement guide les pauvres âmes sans descendance et sans amis, vers les offrandes qu'on leur a préparées. On les invite à entrer ; on ferme les portes sur elles, et ainsi la convocation de l'invisible complète la possession de cet étroit univers qui, pour chaque famille contient, entre quatre cloisons, le ciel et la terre, le passé et l'avenir, la mort et la vie.

ALFRED MEYNARD

Les partants

Par le « Claude-Chappe »
(*La Dépêche d'Indochine*, 6 mars 1930, p. 2, col. 6)

Le *Claude-Chappe* est parti ce matin avec les passagers suivants :

Pour Tourane
Dr., M^{me} Rivoalen et enfants ; M^{me} Boulland-Devé ; M. Walker ; M^{me} Guillot.

La première communion à Hué
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 juin 1930, p. 1)

.....
Pendant la messe, madame Boulland-Devé chanta un cantique au Sacré-Cœur de Jésus avant l'Évangile après lequel le Père Gagne lit une courte allocution sur la communion. À l'offertoire, la chorale des Sœurs chanta « Quid rétribuam », de Lambillotte. Après l'élévation, madame Boulland Devé exécuta le « Panis angelicus » jusqu'à l'« Agnus dei » après lequel les enfants récitèrent en commun les actes avant la communion pendant laquelle cette dame chanta « Le ciel a visité la terre ». La chorale des Sœurs termina la cérémonie par le cantique « Dieu de paix et d'amour ».

Saïgon
Vernissage du Salon cochinchinois
(*L'Écho annamite*, 17 septembre 1930)

M^{me} Devé

Saïgon
Le [Salon des artistes indochinois](#)
(*La Dépêche d'Indochine*, 19 septembre 1930, p. 2, col. 1-2)

.....
De M^{me} Devé, un bonze cambodgien dans sa robe jaune. Celle-ci traitée en teinte plate, donne un peu sec. Nous eussions aimé la voir rutiler et chatoyer somptueusement. La tête est d'un beau caractère. Une tête de congaï et deux autres,

de vieillards annamites, d'un dessin très fouillé, témoignent d'une haute probité artistique.

Décorations destinées
à l'**Exposition coloniale de 1931**
(*La Tribune indochinoise*, 21 février 1930, p. 4, col. 2)

La Commission artistique cochinchinoise de préparation à l'Exposition Coloniale Internationale de Paris s'est réunie le mardi 18 février à 16 heures au Musée Blanchard de la Brosse, pour examiner les avant-projets de maquettes présentés par les artistes locaux pour les dioramas destines à l'Exposition.

.....

La frise décorative de madame Boulland-Devé a été présentée à la sous-commission artistique qui en a prononcé la réception définitive. Cette frise, exécutée à la peinture à l'huile, d'une longueur de 20 mètres sur 1 m'50 de hauteur, représente les types principaux de la population indigène. Le Comité artistique projette de la présenter au public avant envoi à l'Exposition au cours de l'exposition des artistes locaux cochinchinois qu'il prépare.

12 décembre 1930
(*Bulletin administratif de l'Annam*, 1931, p. 1965)

Un passage de retour en France par anticipation est accordé à madame Devé, femme d'un administrateur de 2^e classe des services civils, en service à Hué, pour se rendre à Paris.

Madame Devé, dont le mari est classé à la première catégorie B du tableau annexé au décret du 6 juillet 1904, prendra passage, au compte du budget local de l'Annam, sur un des paquebots quittant Tourane dans le courant du mois de janvier 1931.

Madame Devé voyagera accompagnée de son fils, né le 18 juillet 1913.

À L'EXPOSITION COLONIALE*
(*L'Avenir du Tonkin*, 2 juillet 1931, p. 1)

.....

Madame Boulland-Devé avait composé pour l'Exposition une frise de très grande longueur où défilent dans une variété d'attitudes tout à fait remarquable la multitude des races indochinoises, avec leurs diversités infinies de types, leurs différentes classes sociales, multitude de leurs professions.

Tout cela est étonnant de vie, d'expression et de couleur. Il y a une joie à suivre ce long cortège où tout est pris sur le vif, amusant comme la vérité même, et d'un si belle lumière. Par malheur, pour des raisons mal connues, il a fallu, paraît-il, couper cette frise en plusieurs parties qui ont été mises en place ça et là un peu au petit bonheur.

L'ensemble était fait pour être tendu au long des plafonds, très haut, et nous trouvons des sections de cette belle œuvre placées à hauteur d'homme. C'est fâcheux. Il est regrettable aussi que le marouflage n'ait pas été mieux appliqué ; certaines parties pour ne pas dire toutes, gondolent ou « font ventre ». Néanmoins, malgré ces détails où l'artiste n'est pour rien, la frise de madame Boulland-Devé est très justement

admirée. De très jolies études à l'aquarelle de la même artiste sont aussi très remarquées.

Le gala au bénéfice de l'Entr'aide des femmes
(*Le Petit Parisien*, 5 juillet 1931, p. 4, col. 5)

La soirée de gala qui sera donnée demain lundi, à 22 heures, au musée permanent des Colonies, au bénéfice de l'Entr'aide des femmes françaises, s'annonce comme un très grand succès.

Successivement seront évoquées les nuits exotiques et tropicales : nuits d'Afrique sauvagement pittoresques, nuits d'Asie hiératiques et mystérieuses et où figureront les merveilleuses danseuses cambodgiennes, nuits polynésiennes voluptueuses et troublantes. On entendra également les chanteurs de la Guadeloupe avec l'orchestre Stellio.

Un programme, avec une délicieuse gravure de Boullard-Devé, sera vendu par des artistes de Paris.

On trouve encore des places au siège de l'Entr'aide des femmes françaises, 99, rue de Prony.

BIENFAISANCE
(*Excelsior*, 6 juillet 1931, p. 2, col. 7)

— C'est ce soir que sera donnée, à 22 heures, au palais permanent des Colonies, sous la présidence d'honneur du général Dubail, la soirée de gala au bénéfice de l'Entr'aide des femmes françaises.

Successivement seront évoquées les nuits exotiques et tropicales, les nuits d'Afrique, les nuits d'Asie et les nuits polynésiennes.

On entendra aussi les chansons de la Guadeloupe avec l'orchestre Stellio.

Un très beau programme, avec une gravure de M^{me} Boullard-Devé, *le Nho, bébé d'Annam*, sera vendu par les artistes de Paris les plus connues.

On trouve encore des places numérotées au prix de 100 francs : chez M^{me} Paul Reynaud, 8, rue Brémontier ; au journal *le Journal*, 100, rue Richelieu ; au siège social de l'Entr'aide des femmes françaises, 99, rue de Prony.

Comment la femme du résident de Hué
a décoré le temple d'Angkor

Après avoir vécu dix ans en Indochine
(*Paris-Midi*, 31 juillet 1931, p. 2, col. 3-5)
[article reproduit par quelques journaux de province]



M^{me} Boullard-Devé

Les nombreux visiteurs qui se pressent à l'Exposition Coloniale pour admirer le Temple d'Angkor ont remarqué les fresques magnifiques qui ornent les escaliers. Mais sait-on que leur auteur, M^{me} Mad. Boulard-Devé [*sic*], est la propre femme du résident français de Hué et que c'est dix ans de connaissance de l'âme indochinoise qu'elle exprima en ces émouvants portraits ?

Cette jeune femme au visage énergique mais au regard bienveillant, est un peintre dont le talent s'est depuis longtemps affirmé. Sociétaire du Salon d'Automne, elle expose depuis 1911 à celui de la Société Nationale des Beaux-Arts, et la Ville de Paris — qui acquit plusieurs de ses œuvres — lui décerna en 1916 la bourse d'encouragement de peinture du legs Poirson.

Figurez-vous maintenant cette Parisienne fêtée, cette artiste sensible arrivant dans cet immense empire qui apparaît comme mystérieux encore à beaucoup de ceux qui y ont longuement vécu. Elle regarde vivre cette population extrême-orientale et elle essaye de la comprendre. La haute situation qu'occupe son mari, grand administrateur colonial, lui ouvre toutes les portes, mais c'est son intelligence qui lui ouvrira le chemin des âmes et sa bonté compatissante celui des coeurs.

Plusieurs années, elle cherchera seulement à « apprendre » cette « foule indochinoise » qui l'entoure. Puis, quand elle connaîtra non seulement son mysticisme, mais aussi sa vie quotidienne, elle ira, tantôt dans les palais ruisselants de richesse, tantôt dans les pauvres « paillotes » pour fixer sur la toile toute l'humanité de ses nouveaux amis.

*

C'est pour cela que les fresques du palais d'Angkor ont une signification si profonde ce ne sont point des silhouettes quelconques que M^{me} Boullard-Devé nous profile sur un fond rehaussé d'or comme les enluminures des vieux missels, mais des visages authentiques de personnages vivants, avec leurs yeux brillants et baignés de nostalgie.

M^{me} Boullard-Devé a vu, au Laos, ces bonzes et ces bonzillons, en Cochinchine, ses rues curieuses, où se promènent ce petit écolier qui s'europeanise et ces mercantis islamiques, gros et dodus, coiffés de la chéchia des enfants du Prophète.

C'est dans le palais de Hué même qu'elle installa son chevalet pour saisir sur le vif ces vieilles concubines de l'empereur Ehudu [sic], qui y vivent encore, et, de la fenêtre de la Résidence, elle a vu passer ces mandarine suivis d'enfants porteurs de pipe d'eau, ces jeunes filles souriantes aux longues robes claires et aux fichus colorés.

— J'ai vu aussi, nous dit-elle, chacune de ces petites danseuses cambodgiennes dans le temple même où elles officient et, à la frontière de Chine, chacune de ces femmes Méo ou Man, qui portent sur leurs vêtements comme le font en Algérie les Ouled-Nail, les plaques d'argent qui constituent leur dot ou leur fortune.

» J'ai vu, en Annam, ces pêcheurs et ces pêcheuses misérables, et aussi ces reines-mères majestueuses dont j'expose les portraits au pavillon d'Annam : l'une est la grand-mère de l'actuel empereur Bao-Daï.

Sur la table de M^{me} Boullard-Devé, voici des « Figures d'Indochine et d'Annam », d'un prodigieux relief.

— L'original de ce guerrier Moï appartient à Roland Dorgelès, qui vit le modèle en faisant une halte sur la « Route -Mandarine », et l'original de ce petit gardien de buffle, à l'empereur d'Annam, dont la souveraineté prochaine aura été éclairée de tous les problèmes qui se posent à un chef d'État moderne. — Pierre Lazareff.

L'EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE
ET DES PAYS D'OUTRE-MER
RAPPORT GÉNÉRAL
PRÉSENTÉ PAR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL OLIVIER,
RAPPORTEUR GÉNÉRAL
V
II^e PARTIE
SECTIONS COLONIALES

[633]
L'INDOCHINE FRANÇAISE

PREMIÈRE PARTIE.

GÉNÉRALITÉS

.....

[657]
DEUXIÈME PARTIE.
L'INDOCHINE FRANÇAISE À L'EXPOSITION COLONIALE.

La grande frise qui ornait les deux escaliers d'accès de l'étage supérieur, longue de plus de 40 mètres, et représentant tous les types de la colonie, avait été commandée à M^{me} Boullard-Devé.

Dans la partie réservée au *livre d'art indochinois*, on pouvait admirer quelques très belles éditions, comme celles de Boissière, d'Ajalbert, de Dorgelès, illustrées par Foujita, Defert, Fouqueray, etc., et de très beaux albums, comme ceux de M^{me} Boullard-Devé, de Defert et d'André Maire.

Ouvrages de dames
(*Les Forces nouvelles*, mensuel du Comité de propagande féministe),
1^{er} octobre 1931, p. 2, col. 3-4)

On a coutume de désigner ainsi, non sans quelque maléfice, les travaux que les femmes présentent dans les diverses expositions artistiques.

Ouvrages de dames, c'est poliment dissimuler la médiocrité de l'œuvre ! Disons qu'aujourd'hui, l'expression est désuète...

Ouvrages de dames, c'est œuvre parfois virilement et supérieurement produite.

Les exemples ne manquent pas ! Ils sont la plus évidente réalisation de cette égalité des sexes dans les travaux où jadis seule s'affirmait la maîtrise de l'homme.

Une des plus remarquables œuvres d'art que recèle ce prestigieux temple d'Angkor est due à une femme. C'est M^{me} Boullard-Devé qui a peint ces fresques qui ornent les escaliers du temple.

Si nombreux que soient les sujets d'admiration dans ce temple reconstitué pierre à pierre, par des architectes français et des artistes indigènes, il faut décerner un tribut d'admiration plus sincère encore, plus mérité aussi à M^{me} Boullard-Devé.

Dans le palais où son mari, résident général au Cambodge [*sic*], a dédaigné le faste oriental, M^{me} Boullard-Devé, simple, bienveillante, travaille !

Les fresques du temple d'Angkor expriment son culte de la simplicité dans l'art, la sincère probité artistique. Comme ils sont **vrais** ces visages d'enfants, les attitudes sont si naturelles. Ils vi vent ! Dans l'une de ces fresques, il faut retenir surtout la naïveté charmante des gestes. Les enfants sont debout en longues théories ; des fillettes la tête couverte d'un voile donnent l'impression de suivre quelque divine procession, d'autres coiffés du chapeau chinois font penser à nos « Poulbot ».

L'un des enfants, s'appuyant sur un parasol, domine les autres et son visage est une merveille de malice puérile. Quel art ! Quelle subtile compréhension de l'âme des enfants pour que chaque visage, chaque attitude dans leur variété, leur simplicité, soit l'évocation pure et stricte de la vie !

Ah ! ces fresques de l'escalier du temple d'Angkor, quelle maîtrise elles révèlent ! Voilà un **ouvrage de dames** que plus d'un artiste couronné de gloire aurait pu signer. M^{me} Boullard- se contente de sourire modestement dans son studio, de rêver à d'autres sujets, de ne cesser de poursuivre le beau songe d'art qu'elle matérialise pour l'enchantedement des yeux de ceux qui croient encore à la formule antique :

« Rien n'est beau que le Vrai ! ! »

Ida-R. SÉE.

Concert Bouriello
(*Lyrica*, janvier 1932, p. 2124)

Un hommage et un pieux souvenir ont été rendus au grand compositeur aveugle Bouriello, à la salle de concert du Salon d'Automne, où de nombreux admirateurs du maître disparu s'étaient assemblés. Une conférence très éclectique nous fit sentir l'extrême variété et la souplesse de son talent en nous donnant en exemples des mélodies, *Asiles et Affinités* ; quelques morceaux symphoniques, des illustrations colorées du livre de la jungle, le *Crucifix*, remarquablement chanté par M^{me} Boullard-Devé, qui nous avait déjà émus en récitant des vers plein d'âme, que Maurice Rostand composa pour le musicien sans regards, ainsi que les poésies d'une pure inspiration de Blanche Bouriello, la veuve de l'artiste.

Enfin, de la musique de danse gracieuse et classique terminait sur une note d'espoir cette douloreuse évocation d'un grand musicien de la vision intérieure.

Christian DESCORMIERS.

LETTRE DE CONSTANTINE

LE CONGRÈS DES FEMMES MÉDITERRANÉENNES (*La Presse libre*, Alger, 25 mars 1932, p. 2, col. 5)

Ainsi que la « Presse Libre » en a déjà informé ses lecteurs, le Congrès international des femmes méditerranéennes se tiendra à Constantine, la semaine prochaine, les 28, 29 et 30 mars, sous la présidence de M^{me} Mallaterre-Sellier dont les Algérois ont eu l'occasion d'apprécier, lundi soir, la belle éloquence. En marge des travaux du Congrès, dirigés par M^{me} Alquier, présidente de l'U.F.S. F. de Constantine, des manifestations ont été prévues dont une semble devoir offrir un intérêt tout particulier. C'est une exposition d'œuvres d'art, toutes, cela s'entend, dues à des femmes. M^{me} Berthe Bouscatier, artiste elle-même de grand talent, assure l'organisation et la mise au point de cette exposition qui aura lieu dans les salles du nouveau Musée.

Les envois faits de Paris et choisis par M. Camille Mauclair comprennent des tableaux des M^{mes} et M^{lles} Mathilde Arbey, Delassalle, **Boullard-Devé**, Louise Janin et Ripa de Rovereido ; des sculptures de M^{lles} Anna Quinquand et Makain ; des gravures de Louise Ibels.

Alger sera représenté par des peintures de M^{mes} Yvonne Herzig, Paris-Raynaud, Lasserre-Couderc, Lalaurencie et Verdier ; des sculptures de M^{mes} Bentami et Romain. Oran a envoyé des œuvres de M^{mes} Simone Mercadier, Hélène Abadie et Queroy; Tunis de M^{me} Incorpore ; Bougie, de M^{mes} Lucienne Merkel et Deschanel. Constantine même exposera des tableaux de M^{lles} Bellanger, Mariel et Simone Demay et des œuvres du délicat graveur qu'est M^{me} Bouscatier.

Cette exposition constituera un événement artistique tel que Constantine en voit rarement et qui valait d'être souligné.

LE SALON (*Les Annales coloniales*, 10 mai 1932, p. 1, col. 5)

Contrairement à son habitude, la Société Coloniale était prête pour l'ouverture du Salon

.....

Notations rapidement gouachées par Suzanne Frémont en Syrie, nègres de Herviault, peintures des temples d'Angkor par Dabadie qui a vu les ruines sous un ciel nuageux ; Boullard-Devé et aussi Alix Aymé chargé de mission au Laos.

Petit Courrier des Lettres, des Sciences et des Arts
(*L'Aube*, 28 juin 1932, p. 2, col. 6)

Demain mercredi, à 9 heures précises. sera donnée, à la salle Debussy (maison Pleyel, 8, rue Daru à Paris), un concert de bienfaisance, chant, danses, harpe et chœurs, sous les auspices de l'Association des Amis des malades. De réputés artistes ont promis leur concours, et des lectures de poèmes seront faites par M. Henri Ghéon, M^{me} Ancelet-Hustache et M^{me} Boullard-Devé.

On peut trouver des places chez M^{me} Choisnard, 9, rue du Montparnasse, et à la salle Debussy. Le produit des recettes sera intégralement versé à l'association des « Amis des Malades ».

Des sons et des couleurs...
(*Paris-Midi*, 21 septembre 1932, p. 3, col. 3-4)

Tout est vibration.

C'est pourquoi l'école des artistes musicalistes a eu hier son premier vernissage.

Partant de ce fait que les couleurs sont des notes au 50^e octave, les « musicalistes » ont essayé de rapprocher l'art des sons — la musique — de celui des couleurs — la peinture, en exprimant par des tableaux originaux et très décoratifs des symphonies de Beethoven, des sonates, des « suites » et *tutti quanti*.

Il y avait foule pour admirer les œuvres de ces novateurs ; M. Jean Mistler, ministre des Beaux-Arts, était représenté par MM. Stora et Huyghes ; on remarquait également M. F. Carnot, directeur de la Manufacture des Gobelins, M. Chevalier-Chevignard, directeur de l'École de céramique de Sèvres, les ambassadeurs d'Allemagne et d'Italie, les ministres de Suède et de Bulgarie, etc..

... Un regard sur la *Damnation de Faust*

Trente exposants avaient déployé avec ingéniosité les ressources de leur inspiration et de leur palette. Le public étonné « se pressait » autour de l' « Orchestre » par Blanc-Gatti, immense symphonie circulaire des sept couleurs de l'arc-en-ciel aboutissant à un centre de blancheur éclatante ; les « sonates » de Gustave Bourgogne et la « Lyre » et le « Psaume » par Marie-Antoinette Boullard-Devé.

L' « idéogramme de la vie et de la mort » de Louise Janin. Les « Contes d'Hoffmann » par Arne Hosek, La « Damnation de Faust » par Klausz, et j'en passe.

Il serait intéressant de voir les réactions des compositeurs qui sont morts en présence de leurs œuvres qui, nous en sommes sûrs, n'étant pas destinés à pareilles créations

ANNAM

Une exposition de peinture à Hué
(*Le Courier de Saïgon*, 27 septembre 1932, p. 1, col. 7)
(*France Indochine*, 29 septembre 1932, p. 2, col. 5)

Huê, 27 septembre. — Une exposition de peinture des artistes français et annamites a eu lieu hier dans les salons de la résidence supérieure où se trouvaient exposées les

œuvres de Léon Félix, Louis Rollet, tous deux prix de peinture de l'Indochine, M^{mes} Boullard Devé et Bonnal* ¹, MM. Clayes, Bonfils. Bouteilles, Mege, Mai-tung-Thu, Pham-hau-Khanh, Phi-Long.

Une grande composition du peintre Louis Rollet, représentant des danseuses cambodgiennes, exécutée pour l'hôtel Continental de Saïgon, a été très remarquée.

Sa Majesté Bao-Dai a visité l'Exposition ainsi que de nombreuses personnalités françaises et annamites.

VARIÉTÉS

Poèmes libres de deux âmes sœurs
(*L'Éveil de l'Indochine*, 23 octobre 1932, p. 14)

Madame Alla Baud n'est plus, depuis quelques temps déjà, une inconnue pour nos lecteurs. Cet aimable agent de liaison entre la Hollande en Insulinde et la France en Indochine fait maintenant partie du monde des lettres de notre colonie.

Serait-ce indiscret de dire que l'auteur anonyme d'*Hallel* est une Indochinoise bien connue comme peintre remarquable et artiste musicienne ? La souffrance et la vision de la mort ont fait de madame Boulland-Devé une délicieuse poétesse et son libre « *Hallel* », c'est-à-dire halléluia, véritable livre de prières, l'apparente à une autre Française, madame Henriel Charasson.

Nous attendons avec impatience la suite de *Hallel*, en ce moment à l'impression, chez un éditeur susu comme un Laotien.

Art et Expositions
(*Le Petit Journal*, 25 décembre 1932, p. 8, col. 4)

— Le Salon des Humoristes prend date pour l'année qui va commencer. Il se tiendra, premier des salons de printemps, du 9 mars au 15 avril, 11, rue Royale. Le 8 mars, vernissage. Les œuvres seront reçues les 19 et 20 février. Pour tous renseignements concernant ce vingt-sixième Salon, s'adresser au secrétariat général, 46, rue des Martyrs.

Le comité de la Société des dessinateurs humoristes vient de renouveler son bureau qui sera ainsi composé : Président : Abel Faivre ; vice-présidents : Henri Avelot, Louis Vallet, Jean Villemot ; secrétaires : Jean Chaperon, Maurice Radiguet, André Warnod ; secrétaire général : Louis Vallet ; trésorier : Jean Villemot.

— Là où les Humoristes s'assembleront en-1933, comme ils le firent cette année déjà, à la galerie de la « Renaissance », se tient en ce moment et jusqu'au 19 janvier, l'**exposition des Artistes musicalistes**, société agissante dont nous avons signalé le manifeste, en avril dernier. Ces exposants, peintres, sculpteurs, décorateurs, dont les œuvres apparaissent déconcertantes au public, se recommandent de cette maxime : Œuvrer en obéissant aux lois d'inspiration et de composition de la musique actuelle, prédominante parmi les arts ».

Voici leurs noms : Maurice Barret, J.-J. Belmont, Charles Blanc-Gatti, [Marie-Antoinette Boulland-Devé](#), Gustave Bourgogne, Jean-Pierre Chablop, Jean Carlu, Reine Cimière, da Silva Bruhns; Pierre Demaria, Auguste Heng, Arne Hosek, Louise Janin, Ernst Klausz, Edmond Küss, Pierre Lamy, Irène Lemesurier, Léon Leyritz, Vera de Landchevsky, Lempereur-Haut, Maurice Lebrouillié, Knut Landstrom, Jan et Joël Martel, Georges

¹ Suzanne Bonnal de Noreuil.

Papazoff, Franz Simecez, Yvonne Sjøestedt, Vlto Stracquadaini, Henri Wenger, Henry-Valensi.

LÉGION D'HONNEUR

Ministère des Beaux-Arts
(*Journal officiel de la République française*, 1^{er} janvier 1933, p. 14)

Chevalier

M^{me} Boullard-Devé (Marie-Antoinette), artiste peintre ; 26 ans de carrière artistique.

EXPOSITIONS

par Jean Cassou

(*Marianne, grand hebdomadaire littéraire illustré*, 18 janvier 1933, p. 15, col.)

LES expositions de tableaux de petites dimensions se multiplient et font assaut de modestie. La galerie Druet a réuni des dessins, pastels et aquarelles de cinquante artistes. Ces dessins, pastels et aquarelles sont tout petits, et les cinquante artistes sont gens de bonne compagnie, puisqu'on trouve parmi eux D'Espagnat, Desvallières, Bonnard, Maurice Denis, Dufrénoy, Marquet, Guérin, Waroquier (représenté par de belles et nobles figures), Flandrin, Asselin, Camoin, Zingg.

Malgré cette apparence d'assagissement dans ses manifestations, la peinture n'en garde pas moins la très heureuse et très féconde faculté de battre la campagne et de proférer des théories. Certes, ce sont des théories parfois un peu vieillies et qui semblent avoir perdu leur virulence : je pense à celles qui s'agitent à ce **Salon des Musicalistes** qui se tient à la Renaissance, et qui a fait appel à un imposant comité de patronage. On ne peut s'empêcher d'imaginer qu'on devait, aux Salons des Roses-Croix, de fameuse mémoire, respirer un peu le même air qu'au Salon des Musicalistes. C'est un peu la même mélancolie de rêveries littéraires, d'occultisme, de théosophie, de psycho-physique et de bonne volonté. Le tout agrémenté de spéculations, d'ailleurs souvent intelligentes et suggestives, sur ce mystère des Correspondances qui a occupé tant d'esprits, inquiets de l'unité du monde, jusqu'à Baudelaire et Rimbaud. Rien ne manque à ce Salon, pas même les « Wagnéries » dont l'écho tumultueux et cuivré résonne dans les toiles présentées par M. Bourgogne. Néanmoins, on trouvera, à cette curieuse exposition, quelques impressions plus actuelles. Ainsi décelons-nous quelques traces de futurisme dans la toile que M^{le} Boullard-Devé intitule *Berceuse Blanche*. Par ailleurs, les peintures de M. Frédéric Kann se rattachent à ce qu'on a appelé l'Art abstrait, et qui a eu tant de succès chez les peintres allemands. On en pourrait dire autant de celles de M. Papazoff, bien qu'un certain romantisme ait passé par là.

En outre, il est clair que le souci de rythme s'impose aujourd'hui avec une insistance, une vigueur et un dépouillement d'autant plus puissants que notre existence est plus incohérente et plus désordonnée. Est-ce là du musicalisme ? Cela suffirait, en tout cas, à justifier la présence. Parmi les « musicalistes », d'architectes et de décorateurs aux intentions droites, simples et constructives, tel Carlu dont les affiches aux claires hélices tourbillonnantes sont de véritables petits chefs-d'œuvre. Tels aussi les frères Martel, artistes à la conscience nette, et Da Silva Bruhns qui, d'un tapis, sait faire un poème. On sait tout ce que la décoration moderne doit à ce dernier. Tel enfin Maurice Barret, architecte instruit aux sources vives de cet humanisme profond, de ce retour à la

mesure de l'homme, qui se cache, palpitant et sincère, sous les apparences les plus sévères et les plus tranchantes du jacobinisme architectural actuel.

Jean Cassou.

EXPOSITION

(*Les Annales coloniales*, 26 janvier 1933, p. 2, col. 3 RDC)

Des artistes ayant visité l'Indochine : Alix Aymé, Boullard-Devé, Bouchaud, Jouve, Lièvre présentent quelques-unes de leurs œuvres à la Galerie du Gouvernement général de l'Indochine*, 20, rue La-Boétie, du 27 janvier au 20 février.

COURRIER DES ARTS

(*Le Figaro*, 31 janvier 1933, p. 5, col. 1)

Peintres de l'exotisme

À la belle — et encore trop peu visitée à notre gré — galerie du gouvernement général de l'Indochine*, on présente un choix d'œuvres de MM. Bouchaud, Fouqueray, Jouve, Lièvre et de M^{mes} Alix Aymé et Boullard-Devé. Depuis quelque temps, sous une impulsion intelligente et active, en cette galerie les efforts se succèdent pour attirer l'attention et la sympathie du public sur des artistes dévoués à évoquer les aspects de nos possessions lointaines. Insistons-y : pour ces artistes, les marchands ne font rien, et les publicistes à peu près rien. Nous en avons naguère dit ici les raisons. Il y en a donc une de plus pour engager les visiteurs à se rendre 20, rue La-Boétie. Ils y trouveront, dans un cadre riche et intime, des ouvrages qui, par leur qualité, peuvent se passer de réclame, mais dont c'est justice de signaler les auteurs.

La Vie de l'Ent'reaide coloniale féminine

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Exercice 1932-1933

(*La Chronique coloniale*, 15 mars 1933, p. 121)

Sous la présidence d'honneur de M^{me} la maréchale Lyautey et la présidence de M^{me} Germaine André-Hesse, assistées de M^{mes} Alcide Delmont, la marquise de Chasseloup-Laubat, Rondet-Saint, vice-présidentes

.....
Dans l'assistance nombreuse et choisie : M^{me} Boullard-Devé...

DÉBUT D'UNE COLLABORATION AVEC MARC SANGNIER
ENGAGEMENT PACIFISTE
DÉCOUVERTE DE L'ANTISÉMITISME
AIDE AUX RÉFUGIÉS ALLEMANDS

La paix par les femmes
(*L'Éveil des peuples*, 28 mai 1933, p. 2, col. 6)

« Ô femme, gardienne des spiritualités. »

Les heures qui vont suivre doivent enfin répondre aux voeux des coeurs pacifiques, sinon l'avenir le plus immédiat nous entraînerait, inévitablement, vers l'indiscipline, l'indigence morales, les atrocités d'un conflit sans pareil, et, finalement, au retour à l'animalité.

Chacune de nous, femmes, est responsable de ce devenir, de cet avenir proche, dont la transformation ne peut se réaliser qu'a la suite d'orientations, de constructions nouvelles du cœur et de l'esprit humains. L'action des femmes se doit de s'y exercer en profondeur, afin que le remède puisse agir à la naissance du mal et en détruire, peu à peu, tous les germes. C'est là le travail occulte, comme souterrain des racines, sans lequel la plante ne peut vivre, s'élever ni prospérer.

Ainsi le grand organisme social ressemble à s'y méprendre à un organisme humain, vivant. Somme des énergies et des déficiences, identités organiques comportant des régions plus vulnérables et plus sensibles, grand corps de misères dont « nous sommes les membres », toute infraction aux lois d'amour, toute atteinte aux principes, génère, dans ces centres viaux que nous sommes, « tous, et chacun pour sa part », les répercussions les plus graves. Elles atteignent l'être au cœur, là même où s'alimente la vie de l'humanité, organisme social, tout comme s'y élabore la vie de l'homme, sa cellule vivante.

Tant que l'arbre a conservé ses racines saines, les orages, les bouleversements de terrain, ne prévaudront pas contre lui et il résistera aux désastres passagers. Mais que le mal vienne toucher les racines, la force néfaste se saisit du tronc, des branches et le beau géant s'étoile, s'incline, meurt... Ainsi, le virus de la haine, de l'égoïsme et des convoitises atteint l'humanité dans ses fibres internes, car de l'égoïsme cupide, et des rapacités sont nés cette défiance mutuelle des membres entre eux, ce mesquin individualisme qui a tout subordonné à son seul avantage en piétinant les droits sacrés des autres, et ce nationalisme exagéré, exacerbé qui a remplacé la loi d'amour de la grande fraternité.

La vitalité de l'humanité, d'où découle la vie sociale, repose ainsi sur quelques réalités essentielles qui en sont comme les fondations ; le moindre manque à l'harmonie des lois de leur équilibre, provoque des troubles, des réactions insoupçonnées. Une loi violée se venge toujours, tout déséquilibre amène le malheur. Méditées, étudiées, ces vérités essentielles nous apparaissent comme des victoires acquises de haute lutte sur nos bestialités ancestrales au profit de spiritualités naissantes. Elles semblent être, en effet, les premiers gabarits de nos disciplines, sans lesquelles l'existence humaine n'est plus que le seul épanouissement de nos instincts. Que ces instincts soient dévoilés, étalés cyniquement, ou hypocritement déguisés sous des apparences trompeuses, ils n'en continuent pas moins leurs œuvres de destruction, s'insinuant dans tous les domaines et s'y installent en despotes. Du plan secret de la pensée, ils se sont infiltrés dans les désirs et dans les actes, par les actes dans les mœurs, et, des mœurs ils ont pris

corps dans nos institutions et dans nos lois. Le mal, dont souffre, à cette heure, toute l'humanité, est bien une perversion de l'opinion, un colossal malentendu dont la source est une maladie d'âmes, un appauvrissement des principes vitaux, collectifs.

Tout le mal est au cœur, et c'est bien le cœur de l'Humanité entière qu'il s'agit de soigner pour en opérer la complète transformation par le travail des cœurs humains qui en sont les rouages indispensables;

Œuvre de longue haleine, certes, comme toute grande œuvre. Œuvre essentiellement féminine, parce qu'elle appelle et nécessite l'apport de nos énergies les plus profondes pour une orientation nouvelle de la pensée, une éducation de l'âme. Œuvre toute de patients efforts pour retrouver, syllabe par syllabe ce mot d'Amour dont nous avons perdu et le sens et le rythme.

Tout le mal vient de l'être mauvais qui fait l'humanité mauvaise,

Tout le bien peut venir de l'être bon qui fera l'humanité bonne.

« Nous savons que le monde est mauvais, écrivait Charles Péguy, mais nous ne désespérons pas du monde.

« Non ! Nous savons que le monde est mauvais. mais nous voulons qu'il cesse de l'être ! »

M.-A. BOULLARD-DEVÉ

LE FRONT UNIQUE POUR LA PAIX

La douleur des mères
(*L'Éveil des peuples*, 4 juin 1933, p. 3, col. 4)



Innombrables sont celles qui perdirent leurs fils tués sur le champ de bataille.
Dans ce dessin émouvant, notre amie, M^{me} Boullard-Dévé, exprime le chagrin des mères et la haine
que celles-ci ont de la guerre.

Nouvelles diverses
(*Le Temps*, 16 juin 1933, p. 4, col. 5)

— Le mardi 20 juin, le Soroptimist-Club donnera, pour fêter la Légion d'honneur d'un de ses membres, M^{me} Boullard-Dévé, peintre colonial, un grand dîner à l'hôtel Napoléon, sous la présidence de M^{me} Simon, présidente de la Ligue de Bonté. L'aviatrice Maryse Hlsz sera, ce soir-là, un des invités d'honneur. On sait que le Soroptimist-Club a pour présidente la doctoresse Noël.

1933

Le 19 octobre avait eu lieu le vernissage du Salon d'Automne, le tableau « les enfants proscrits », bien éclairé, obtint l'honneur de quelques polémiques dans la salle même ; quelques journaux en signalèrent l'intérêt opportun ; un communiqué de l'agence Havas en fit éloge ; mais certains n'y comprirrent absolument rien. Que pouvaient signifier pour eux ces nuées d'orage venant de l'Est, ces enfants

douloureux sur lesquels planait, plus douloureuse encore, la figure de Jésus ? Ils n'y discernèrent rien, ni la souffrance, ni l'avertissement. D'autres cependant ayant acheté la carte postale, réduction du tableau, en déchirèrent la partie supérieure, croyant supprimer pour toujours ce Visage qui les accusait..
(M.A. B. DEVÉ, *La Colombe et la flamme*, Paris, 1960).

LES SOUVERAINS
du Siam viennent en France
(*Le Jour*, 26 janvier 1934, p. 1-2)

Protecteur des Arts

Le roi de Siam n'est pas lui-même artiste, mais il aime les arts et ferait assez volontiers figure de mécène. Pour embellir sa ville, ce monarque fait venir du marbre blanc d'Italie, avec lequel on construira les monuments et les palais. Il aime collectionner ses effigies. Tous les ans, il invite un peintre où un sculpteur nouveau. C'est ainsi qu'il y a deux ans, il fit venir, pour faire le portrait de la reine, une artiste française, Antoinette Boulland-Devé, dont on connaît les peintures d'Extrême-Orient.

La reine

« une vraie fille de Dieu »

Cette charmante artiste m'a parlé de la reine. Quelle figure curieuse que celle de cette petite reine de Siam qui montre un goût extravagant pour la parure, les bijoux.

Asiatique, et pourtant, elle aussi, américanisée. Elle parle couramment les langues étrangères, s'habille aux modes d'Europe, a séjourné en Amérique, voyagé, et elle aime surtout la France.

— Elle est si douce, si gentiment charmante, la souveraine de Siam, et tellement « reine » [...] Elle ne posait que deux fois par semaine « pour ne pas me fatiguer ». Son peuple a pour elle une vénération toute particulière, et l'on m'a confié, au palais, qu'elle était considérée comme « une vraie fille de Dieu ».

« Cela, parce que son cou forme trois replis de chair — qui ne sont pas du tout disgracieux — comme en ont seulement, tels qu'on les représente, les Bouddhas de son pays.

— Les souverains ont-ils des enfants ?

— Non. Et comme une superstition siamoise veut qu'un enfant soit le porte-bonheur d'une maison, le roi et la reine sont toujours accompagnés de la plus jeune sœur de la reine, une ravissante petite fille de dix ans.

Hélène BORY

M. Contenot inaugure la permanence de la Femme Nouvelle
(*L'Ordre* (Émile Buré, droite antimunichoise, dir. politique),
7 octobre 1934, p. 3, col. 7)

M. Contenot, président du conseil municipal de Paris, accompagné de divers élus de la Seine, dont l'actif et sympathique vice-président de la Chambre, M. Henry Paté, ont inauguré hier, aux Champs-Élysées, la permanence de l'Association de la Femme Nouvelle, créée par M^{lle} Louise Weiss. M^{lle} Louise Weiss a décidé de tenter un gros effort pour fédérer les diverses ligues féministes qui, jusqu'ici, ont travaillé en ordre dispersé.

Toutes les ligues féminines ont été invitées. C'est ainsi que prennent tour à tour la parole M^{mes} Boullard-Devé (Ligue de Bonté), Brunschwig (Union française pour le suffrage des femmes), Cassou (Union fédérale des veuves de guerre), Chaumont (Forces féminines françaises), Coulmy (ouvrières giletière, militante syndicaliste), Netter (Ligue pour le droit des femmes).

L'allocution de M. Contenot fut chaleureusement applaudie par un auditoire nombreux. « La Femme Nouvelle » organise pour le 17 octobre une grande manifestation en l'honneur des trois aviatrices françaises, Maryse Bastié, Adrienne Rolland et Hélène Boucher, qui détient le record du monde de vitesse.

RADIO-PARIS
(2 novembre 1934)

À 18 heures : informations féminines. À l'occasion de la fête des morts : Le culte rendu par les femmes aux manes des ancêtres, par Titayna et M^{mes} Boullard-Devé et Vavasseur.

Réception, à l'Hôtel de Ville,
en donneur des Associations pour le suffrage des femmes
et de « la Femme nouvelle ».
(Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris, 3 février 1935)

.....
Les hôtes de la municipalité étaient conduits par :

M^{me} Louise Weiss, présidente de « La Femme nouvelle » ;
M^{me} Pichon-Landry, présidente du Conseil National des femmes françaises ;
M^{me} Brunschwig, présidente de l'Union française pour le suffrage des femmes ;
M^{me} Maria Vérone, présidente de la Ligue pour le droit des femmes ;
M^{me} Madeleine Chaumont, présidente des Forces féminines françaises ;
M^{me} Laguerre, présidente de la société « Les mères éducatrices pour la paix » ;
M^{me} Boullard-Devé, présidente de la Ligue de bonté ;
M^{me} Nelly-Gaston Bloch, présidente de la Ligue pour l'amélioration du droit de la femme ;
M^{me} Cassou, présidente de la Société des veuves de guerre ;
M^{me} Vavasseur, vice-présidente de la Fédération parisienne de l'Union française pour le suffrage des femmes.

Cours et conférences.
(L'Œuvre, 27 mars 1935, p. 8, col. 5)

— Aujourd'hui, à 17 h. 15, Salle Unitive, 26, rue Vavin : « . Isaie, prophète de notre temps », par M^{me} Boullard-Devé,

EXPOSITION DES ARTISTES COLONIALES

à l'Agence économique des colonies autonomes
et des Territoires africains sous mandat,
11, rue Tronchet, Paris

UNE EXPOSITION
DES ARTISTES COLONIALES
(*Magazine littéraire*, 13 avril 1935, p. 3, col. 4)

Une exposition a lieu pendant tout le mois d'avril au Palacio de la rue Tronchet -- inaugurée le 4 par M. Rollin, ministre des Colonies — qui réunit les œuvres des femmes artistes peintres et sculpteurs, voire artisanes coloniales actuellement à Paris.

Cet effort n'a jamais été tenté. On jugera les qualités de ces œuvres diverses inspirées par l'exil, par la solitude, par des mois ou des années de méditation à l'abri du monde civilisé. Ces jeunes filles ou ces jeunes femmes, qui avaient quitté la France, se sont éveillées un matin sous un nouveau climat : et le monde a été changé, non pas seulement le monde objectif. mais le leur. Bergson dirait : c'est comme une nouvelle enfance.

C'est pourquoi ces toiles exposées, ces sculptures d'une trentaine d'artistes constituent une expérience de valeur singulière. On ne verra pas seulement le Cameroun derrière les toiles ou les bois gravés de Suzanne Truitard, le vaste monde à travers les dioramas de Mary Morin ; les joies tahitiennes dans les peintures chantantes d'Anne Hervé ; le faste du vieux Hué sous les couleurs de M^{me} Boullard-DeVé — pour ne prendre que quelques noms au hasard. Mais on comprendra comment la vie primitive, la découverte d'un autre horizon dans l'espace ou le temps peuvent marquer des âmes de civilisées, lorsque celles-ci sont des âmes de choix.

Christiane FOURNIER.

TOULOUSE.
Inaugurations dans nos Musées
(*L'Express du Midi*, 15 avril 1935, p. 4, col. 3)

On inaugure beaucoup à Toulouse, en ce moment. Non seulement des choses qui ne sont pas terminées, comme la bibliothèque, mais encore des choses qui le furent il y a vingt-cinq ans, comme le Musée Labit, et d'autres qui le sont depuis hier, comme la nouvelle salle d'art préhistorique au Muséum. Le diable porte pierre, car vous pensez bien que ce n'est pas par amour désintéressé de la science que la municipalité met les bouchées doubles, en ce moment, mais tout bonnement en vue des élections.

Donc, samedi, vers 2 heures, répondant à l'appel du Dr Sallet, quelques amis de l'art et de l'ethnographie d'Extrême-Orient se retrouvaient rué Maignac, à l'entrée de ce Musée Labit, fermé depuis un quart de siècle, et que l'indifférence des diverses municipalités qui se sont succédé au Capitole depuis cette époque avaient littéralement laissé tomber de moisissure. Il a fallu refaire planches, plafonds et toitures, et quant aux collections, l'immense bonne volonté de M. le Dr Sallet a été mise à une rude épreuve pour les décrasser, les dérouiller et panser leurs blessures. Les dégâts sont importants. Toutefois, il ne semble pas qu'on ait des pertes irrémédiables à déplorer, parce que les pièces de premier ordre — d'un côté c'est une chance — brillent par leur absence ; mais de curieux dessins, de savoureuses estampes ont été ternies, souillées et ont dû être recollées tant- bien que mal. Aujourd'hui, tout cela est remis en ordre, rajeuni par des éléments nouveaux, comme de belles planches en couleur dues au talent de M^{me} Boullard-DeVé, bien présenté surtout et accompagné de nombreuses étiquettes

soigneusement rédigées avec toute l'expérience que le Dr Sallet a rapportée d'une carrière qui s'est partagée entre l'Annam et l'Indo-Chine. Quels que soient les motifs qui aient poussé à la résurrection de ce Musée, il faut se féliciter qu'il ait été rétabli et confié à des mains expertes. Bien administré, il prospérera ; les choses médiocres s'écartent pour faire de la place aux bonnes qui ne manqueront pas d'arriver si on sait encourager les donateurs et leur donner la certitude que leurs libéralités ne seront pas enfouies dans un sépulcre abandonné aux rats, aux araignées et aux champignons.

Le musicalisme et l'art moderne.
(*Comœdia*, 14 mai 1935, p. 3, col. 7)

Le troisième Salon des Artistes musicalistes est à examiner avec attention. Il faut y voir autre chose qu'une fantaisie esthétique passagère. Qui sait regarder y découvrira des indications sur la façon de sentir d'une époque.

Notre civilisation est essentiellement dynamique. Elle se caractérise par une notion nouvelle de la vitesse et par la découverte et l'utilisation des ondes. C'est dire que tout ce qui touche au rythme y acquiert une valeur plus intense que par le passé.

Tous les arts ont une même base, le nombre. Les proportions qui commandent les réalisations de tous les arts plastiques ne sont autre chose que des temps du rythme universel figés dans une formation statique.

L'architecture, la peinture, la sculpture obéissent aux mêmes lois d'harmonie que la musique et la poésie.

Tous les grands esprits depuis un siècle l'ont senti confusément. Les découvertes de la science, les travaux de Herz et de ses successeurs ont précisé devant ces artistes modernes que lumière, son, chaleur, électricité n'étaient que des modalités d'un même -élément. Les anticipations d'un Baudelaire s'écriant:

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent
deviennent, des réalités.

De plus en plus, les créateurs, dans tous les arts auront une tendance à transposer leurs sensations dont les expressions diverses conservent un commun diviseur.

À cause de cela, les associations d'idées verront, s'affirmer leur prépondérance. Evolution salutaire et même nécessaire si l'on veut échapper à la vision photographique où l'œil de l'objectif sera toujours plus précis que le nôtre.

Ce qui précède s'applique à des directives générales. Les applications peuvent être multiples. Ainsi, parmi les peintres qui revendiquent l'étiquette de musicalistes, on peut discerner trois catégories assez distinctes.

Il y a ceux qui, tells Blanc-Gatti ou Bourgogne, sont des fervents de l'audition colorée et s'efforcent d'évoquer plastiquement une œuvre musicale.

D'autres sont surtout des émotivistes. Dans ce groupe; il faut ranger M. Stracquadajni et M^{me} Vera de Landehevsky.

Restent ceux qui, de même que; M. Henry Valensi ou M^{lle} Louise Ianin, sont à la recherche de larges ordonnances cadencées formant des sortes de symphonies de lignes, de volumes et de couleurs, se suffisant à elles-mêmes. Les subtils rapports et. les arabesques de ces œuvres constituent des expressions de ce qu'on pourrait appeler la musique intérieure de l'âme.

Ces trois manières de s'extérioriser ont chacune leur intérêt. À l'une d'elles on peut rattacher chacun des exposants du Salon Musicaliste, au total vingt artistes de dix nationalités. parmi lesquels je tiens à signaler plus particulièrement MM. Ernest Klausz, Garrouste, Hosck, Lerouillé, Enrico Prampolini, Jacques Berger, M^{mes} Boulland-Devé et Puciattycka, sans oublier des sculpteurs, les frères Martel et M. Zadkine.

Yvanhoé RAMBOSSON.

ARTS ET EXPOSITIONS

Le premier Salon des femmes coloniales.
(*Le Monde colonial illustré*, mai 1935, p. 97a)

COMPTANT avec la plus vénérable tradition de la critique, je serai franc. Et j'avouerai avoir éprouvé quelque crainte avant que d'entreprendre la mission de vous conter ce Salon.

Non pas qu'aucune misogynie suspecte ne m'anime, grands dieux ! Mais j'évoquais malgré moi une expérience déjà lointaine qui m'avait permis de rencontrer, au hasard des chefs-lieux ou des postes de brousse, certaines créatures candides et redoutables, pour qui le loisir devenait un de ces vers rongeurs qu'il fallait tuer à coup de pinceaux ou de crayons. L'isolement et l'ennui sollicitaient ainsi de ces vocations que l'on eût préféré savoir à jamais enfouies.

Or, il est des mots que je n'aime pas plus entendre que prononcer, surtout lorsqu'ils vont vers des êtres pour qui, hommes ou femmes, je nourris quelque tendresse, par la grâce de souvenirs communs.

Allais-je devoir mentir ? Tresser des guirlandes là, où, secrètement, j'appellerais des verges ?

Dieu merci, ces craintes sournoises se sont évanouies dès mes premiers pas dans la galerie Tronchet, et j'en suis sorti la conscience sereine, tout à fait rassuré sur le sort de ma mission, au demeurant fort agréable.

Grâces vous soient donc rendues, petites sœurs d'Afrique, des Isles, d'Orient et d'Océanie.

L'Afrique du Nord est représentée par les pastels de Mathilde Arbeil, que séduisirent les harmonies vespérales de Marrakech : ombres bleues des foules colorées de la Djemaa el Fna, tendre Koutoubia dont chaque heure du jour renouvelle la beauté. Une Fatma tunisienne d'Henriette Damart, facile mais sûre. Tunisie encore, sous la patte fraîche de Suzanne Lagneau.

L'Afrique noire porte les honneurs de la cimaise, avec trois toiles nouvelles de Suzanne Truitard — dont j'ai infiniment goûté le petit paysage camerounien. Il y a là une harmonie ravissante de valeurs, une brumeuse transparence de vert et de rose dont la légèreté est bien délicate.

De Lucienne Teissier du Cros, une grande toile intéressante, où se retrouvent la naïveté sciemment consentie d'un Rousseau et la manière de Kisling. On peut avoir de plus mauvais souvenirs.

Hors des cimaises, notons les dessins de Simone Ohl. Ses Sénégalaïs au pastel rehaussé sont enlevés avec un brio qui en dit long sur la sûreté de cette artiste, confirmée par ses pointes sèches, simples et belles, qui illustrent les *Croquis d'outre-mer* de Cerviani (Redier, éd.). Enfin, Mary Morin, qui illustra d'un pinceau juvénile des Proverbes soudanais, utilise aujourd'hui ses documents à la confection de dioramas.

De Madagascar, Chériane nous apporte une aquarelle en un ton, ainsi qu'une très belle toile où l'artiste a joué longuement des tons chauds terre de Sienne du personnage et du fond, en l'éclairant avec les ombres bleu-vert d'un blanc lamba.

Dans le domaine de la sculpture, les bronzes et pierres d'Yvonne Serruys et de Bayser-Gratry et la femme peulh, de la belle artiste, Anna-Marie Quinquaud.

Signalons quelques dessins de M^{mes} Boullard-Devé et Otomasi, tentées par les méplats et les volumes de visages annamites. Plusieurs toiles curieusement impressionnistes de M^{me} Pascalis. Des compositions antillaises rapportées par Germaine Casse. Des poissons tahitiens échappés du filet de M^{me} Géraud.

Anne Hervé enfin, au jeune talent plein de virilité, réexpose quelques-unes de ses plus belles toiles que nous avions vues récemment. Eh bien, n'étais-je pas un sot de redouter la confrontation de ces jeunes talents ?

Remercions donc l'Agence économique des Territoires sous mandat d'avoir, une fois de plus, permis à des artistes de s'exprimer à l'abri de ses murs hospitaliers. Et souhaitons que le prochain Salon des Femmes coloniales s'enrichisse de nouveaux exposants qui fassent, autant que celui-ci, honneur à notre art, à nos colonies — et à nos femmes.

Henri MENJAUD.

UN PEU DE TOUT (*Éve*, 9 juin 1935, p. 2, col. 4)

— Exposition des artistes coloniales. — Retenons parmi les toiles exposées à la manifestation d'Art Colonial du Palacio de la rue Tronchet ces belles évocations des divers ciels des tropiques. Ici, Anne Hervé ressuscite Tahiti avec un beau lyrisme. Là, Suzanne Truitard, spécialiste de l'art nègre au Togo et au Cameroun, expose des toiles d'une étonnante sûreté de composition. Mary Morin expose des dioramas sur toutes les colonies. Le pinceau de M^{me} Boullard-Devé raconte à merveille les richesses de l'Annam aristocratique ; celui d'Alix Aymé, la grâce et la fantaisie de la vie laotienne.

LES EXPOSITIONS

Au Lyceum. (*Comœdia*, 13 juin 1935, p. 3, col. 7)

..... Il vaut mieux visiter l'exposition du Lyceum de Paris ² avant celle de Gondouin, car celle-ci ne peut que hanter, tandis que celle-là n'est qu'aimable.

On y trouve pourtant des toiles charmantes, à commencer par une *Zouzou, fille d'Annam, vivante et spirituelle*, de M^{me} Boullard-Devé, et une *Étude d'enfant*, preste, de tons délicats, et dont la pose naturelle est saisie avec justesse, de M^{mes} Marcelle Rondenay. On y trouvé encore un *Sommeil décoratif* de M^{mes} Elisabeth Chaplin, des *Fleurs vives* de M^{mes} Damart-Dubois, une *Terrasse à Fès* simple et alerte de M^{mes} Drouet-Réveillaud, un frais *Port de Sainte-Maxime* de M^{mes} Pillet-Lopez, une bonne étude de M^{mes} Marguerite Martinet, *La blouse à carreaux*, un *Garçonnet adroit* de M^{mes} Grégoire et enfin, de M^{mes} Fanning-Taylor, un souple *Bouquet*.

On y trouve également un nerveux petit bronze de M^{mes} Anna Quinquaud, vraiment ravissant, *Les Jumeaux*.

Ceux qu'inquiètera l'œuvre de Gondouin iront au Lyceum reprendre leurs habitudes.

Gaston POULAIN.

(1) 20, rue Royale.

Emission féminine

² 2, rue Rouget-de-Lisle.

RADIO-PARIS (1.650 m.)
(2 août 1935)

18 heures. — La demi-heure féminine. Informations féminines, par M^{me} Dave.
Musique : M^{me} Boullard Devé, cantatrice : *La femme du soldat (Rachmaninoff)* ; Étoile (Moussorgski) : *Berceuse (Gretchaninoff)*. Question féminine : Femme de couleur : La Chinoise, par M^{me} Marcelle Schmitt. « *La Papillonne* ». radio dialogue de M^{mes} Bernis, Interprété par M^{mes} Bernis et Vavasseur.

LA GRIFFE ARTISTIQUE
par GEORGES TURPIN
(*La Griffe*, 4 août 1935, p. 14)

LE TROISIÈME SALON DES ARTISTES MUSICALISTES.

M. André Warnod, dans la préface de ce troisième Salon des Artistes musicalistes, attire l'attention des visiteurs sur le sens même qu'il faut attribuer au mot « musicalisme », ou plutôt sur le sens que les artistes musicalistes entendent lui attribuer aujourd'hui. Écoutons-le. André Warnod écrit :

« Il est bon de préciser un point très délicat qui a soulevé déjà maintes controverses. Il faut faire une discrimination entre l'esprit musical et la musique. L'emploi du mot musicalisme, et non musiquisme, l'indique bien. Les artistes musicalistes ne sont pas nécessairement musiciens ; ils ne cherchent pas forcément leur inspiration dans des thèmes musicaux. Le musicalisme n'a pas de barrière : il ne tend pas à restreindre à l'imitation d'un art par un autre une esthétique qui est en réalité d'ordre universel, du fait qu'elle est basée sur l'esprit de toute la civilisation contemporaine ».

J'entends bien que M. André Warnod expose ici de façon fort nette la pensée du Président du Groupe, M. Henry Valensi ; je ne suis pas sûr qu'il expose la manière de voir de tous les membres fondateurs de la société dont certains sont attachés particulièrement à ce que nous appellerons le « musicisme » : c'est-à-dire la transposition picturale de compositions musicales, de sensations musicales ou d'auditions musicales.

Je souhaite de tout cœur que les artistes musicalistes apportent la même clarté d'esprit que mon ami Henry Valensi, qu'ils définissent une fois pour toutes leur position exacte et surtout n'adhèrent plus du bout des lèvres à des théories qu'ils s'empressent de ne pas appliquer ou, dans l'intimité, de contredire.

Si le *musicalisme* et le *musicisme* ne peuvent faire bon ménage, qu'ils se séparent franchement, loyalement, mais que les amis de ces arts d'apparence si proches ne donnent pas l'impression, hors le salon, d'être esthétiquement des ennemis !

*
* * *

Les musicalistes sont en général, du moins si l'on en juge par les œuvres qu'ils exposent, ou des tenants de l'art abstrait ou des sortes d'idéographes dont l'art s'apparente pour le profane, et peut-être aussi pour le critique, au surréalisme, à l'expressionnisme, voire au cubisme et à l'orphisme.

Souvent ils abordent la transposition ou l'évocation d'un thème musical : c'est le cas de M. Jacques Berger qui exprime des *Sonorités* par larges plans colorés ; de M. Blanc-Gatti, peintre des sons, qui, après avoir fait du musicisme puriste, mêle à ses compositions des figurations objectives, aussi bien dans ses études pour l'*Angélus* et Le

glas, que pour *Les accordéonistes* et *La voix dans la nuit* ; de M. Henri Garrouste, qui s'efforce, en notations abstraites, d'exprimer Chopin et Beethoven ; de M. André Hosek dont l'expression est particulièrement décorative dans ses traductions de Smetana et d'Haendel, voire dans la représentation idéographique de *La voix de Caruso dans les Pêcheurs de Perles*. M. Constantin Popoff effleure le réalisme avec beaucoup de liberté dans *Les sons sur la ville*, mais on devine chez lui un désir d'harmonie plutôt suggéré que littéralement exprimé.

Les autres exposants seraient avant tout des musicalistes selon l'évangile valensien, encore que leurs œuvres soient d'aspects assez différents les uns des autres.

Voici M. Louis Baudon dont les dessins font songer à ceux des débuts de M. Jean du Marboré, compromis entre le cubisme de 1919 et le réalisme, surtout dans ses Académies ; M^{me} Boullard-Devé, qui mêle l'art abstrait et l'expressionnisme par une sorte de surimpression figurative comme dans son *Apocalypse* ; M. Otto Freundlich, partisan d'un art totalement abstrait et qui extériorise ses sensations par planimétries colorées ; M. Th. Fried, réaliste avec son *Concert de piano* et idéographe avec sa *Toupie lumineuse* ; M^{me} Louise Janin, dont le graphisme décoratif est toujours d'une belle intelligence et qui musicalise les paysages ou les figures de nymphes quand elle n'oriente pas son talent vers un art abstrait décoratif qui doit à l'imagerie persane et à l'enluminisme médiéval : M. Ernest Klausz dont les pastels ont la préciosité des gemmes rares et font songer aux découvertes pré-orphistes de Kupka. On verra de lui une grande image (en 75 pages) qui se déroule dans le temps et qui prouve une ténacité louable dans l'effort et une belle imagination.

Avec M^{me} Kosnick-Kloss; on retombe dans l'art abstrait le plus pur, mais qui devient décoratif à la façon des châles indiens dans ses *Réincarnations*, tableau brodé en laine et soie. M^{me} Vera de Landschewsky exprime Souffrance, tendresse, désespérance, angoisse comme le faisait, aux environs de 1912, M. Elmiro Celli, c'est-à-dire en mêlant des rappels objectifs à l'expression purement picturale de sensations. Avec M. Maurice Lerouillé, nous revenons à l'orphisme, aux formes abstraites peintes à la façon des divisionnistes, par petites touches colorées sur grands plans géométriques. M. Prampolini est un futuriste qui a repris à M. Gallien une sorte de sculpto-peinture avec incorporation d'objets qu'il appelle *Polimaterico*.

La synthèse tourmente M. Salomon Neroni. Sa *Maison du Bédouin* est d'un art relativement facile, ses fusions sont dans le même esprit. M^{me} Hélène Puciatycka a de la sensibilité. Ses petites harmonies doivent au cubisme quant au dessin ; elles ont du charme. M. Stracquadaini est le père de l'émotivisme. Il accorde une place au réalisme et au sujet dans des compositions qui suggèrent ses émotions.

L'*Hallali* avec des bois rouges de cerf, le *Renouveau*, symphonie verte aux oiseaux jaunes, *Batracophonie*, grenouille et harmonie verte, etc.

Enfin M. Henry Valensi, dont le musicalisme personnel dérive de l'expressionnisme français d'avant-guerre, avec ses synthèses telles que le *Mariage des Palmiers*, *Le Transatlantique*, qui vient d'être acquis par le Musée de Grenoble (1921) et enfin *La Cité de Carcassonne* (1934) qui serait l'actuel aboutissement des recherches fort intéressantes de ce peintre-théoricien. Un *Christ en croix* un peu archaïque des frères Martel, et une *Grue* et un *Torse de femme* en plâtre doré de M. Zadkine représentent le musicalisme en sculpture... Voire !

Georges TURPIN

Départ
(*La Volonté indochinoise*, 26 août 1935, p. 2, col. 5)

Jeudi prochain vont nous quitter définitivement, semble-t-il, M^{me} et M. Devé, administrateur des Services civils, qui vient d'être admis à la retraite.

M. Devé dirigeait ces temps derniers la province de Lao-Kay³ qui lui avait été confiée après bien d'autres où il avait partout fait preuve d'excellentes qualités d'administrateur. Mais c'est plus particulièrement en Annam qu'un des côtés les plus séduisants des qualités bien personnelles de M. Devé trouva à s'employer d'une façon, on peut dire, officielle et parallèlement à ses fonctions de résident. Le talent d'organisateur, le goût éprouvé de M. Devé en firent le grand maître officiel de toutes les réceptions à Tourane et à Hué — et Dieu sait comme elles peuvent être nombreuses là-bas — et chaque fois, qu'il lui fallut improviser ou organiser minutieusement, son sens artistique sut tirer des ressources insoupçonnables des éléments du pays, pour l'enchantedement de ses hôtes.

Les Hanoïens se rappelleront toujours que c'est à M. Devé qu'ils durent la brillante réception de S.E. le Jonkeer de Graff⁴ en 1930 et, plus récemment, celle à la fois affectueuse et solennelle de S.M. Bao-Dai.

L'Indochine pouvait-elle avoir à l'exposition coloniale de Vincennes un meilleur impresario ? Le Gouvernement pensa judicieusement que M. Devé était l'homme qu'il fallait et l'on sait qu'il y fit merveille.

Ses efforts dévoués — qui durent parfois se faire combattifs auprès des dirigeants de la Métropole — ses services précieux en tout cas, continuant ceux d'une carrière déjà longue valurent à M. Devé, à la suite du succès de Vincennes, la rosette de la Légion d'honneur.

L'Indochine ne lui en doit pas moins une pensée de reconnaissance au moment où il nous quitte. Et nous aimons à espérer que M. Devé, s'il a quitté officiellement les charges administratives, cédant encore à son affection pour ce pays, se trouvera parmi les meilleurs ouvriers de notre propagande artistique. à la prochaine exposition coloniales, dans deux ans⁵.

Nouvelles signatures reçues
à la réponse « aux intellectuels fascistes »⁶
(*Le Populaire*, 6 octobre 1935, p. 2, col. 4)
(*L'Humanité* 6 octobre 1935, p. 2, col. 4)

Henry de Montherlant, Jean Giono, Jean Perrin, membre de l'Institut, prix Nobel; Marcel Griaule, Émile Dermenghem, Jacques Chabannes, Henrio Mineur, astronome à l'Observatoire de Paris ; Gustave Monod, professeur, agrégé de philosophie ; Biquard, chef de travaux ; Daniel Chalonge, astronome à l'Observatoire de Paris ; Georges Hoog, rédacteur en chef de la *Jeune République*⁷ ; Marcel Prenant, professeur à la Sorbonne; Henri professeur à l'Ecole des Hautes Études ; Roy Six, M^{me} Boullard-Devé, Maurice Rostand, Becan, Pruvost, Guy Rocca, Jean Bellus, Soro, Lucien Laforge, Henri-Monnier, Ferjac, Maxence Thomas.

LES MUSICALISTES À PRAGUE

³ Maurice Devé était depuis mars 1933 résident de France à Lao-Kay, ville-frontière avec la Chine dans la vallée du fleuve Rouge empruntée par la ligne de [chemin de fer du Yunnan](#).

⁴ Gouverneur des Indes néerlandaises.

⁵ Comprendre l'Exposition universelle de 1937.

⁶ Réponse au *Manifeste pour la défense de l'Occident* soutenant l'agression italienne contre l'Éthiopie.

⁷ Mouvement catholique créé par Jacques Nantet et Stanislas Fumet.

(*Beaux-Arts*, 25 octobre 1935, p. 1, col. 6)

Les artistes musicalistes de Paris vont, pour la première fois, exposer hors de France. L'Institut français Ernest Denis, de Prague, a, en effet, mis à leur disposition sa grande salle d'exposition. Cette manifestation est placée sous le haut patronage du Club des Architectes et de la Société *Manes*. Elle remportera sûrement auprès de nos amis de Prague un très vif succès de curiosité.

Le mouvement musicalité, dont l'initiateur fut le peintre Henry Valensi, intéresse toutes les disciplines artistiques.

Une quinzaine d'artistes représenteront à Prague cette jeune école artistique.

M^{mes} Adour ; **Boullard-Devé** ; de Landchevsky ; MM. Baudon ; Delaunay; Fried; Gleizes ; Hoser ; F. Kann ; Klausz ; Kotchar ; Lempereur-Haut ; Lerouillé ; Leyritz ; Popoff ; Quintilli ; Servranckx ; Vadensi. Le peintre Gleizes participe à cette exposition comme ami du musicalisme. L'exposition durera du 8 au 25 novembre.

RADIO-PARIS
7 mars 1936

17 h 15 Causerie, par M^{mes} Boullard-Devé : « Indochine ».

RADIO-PARIS
8 juin 1936

18 heures: Demi-heure féminine : « Informations féminines», par M^{mes} Dave ; Carnet de voyageuse: Madras, Bombay, par M^{mes} Boullard-Devé ; Chants hindous, par M^{mes} Boullard-Devé ; Questions de mode, par M. Poiret. — 18 h. 30 : Orchestre de chambre des Concerts Poulet (direction Tomasi).

RADIO-PARIS
17 avril 1936

(*La Française : journal de progrès féminin* (Cécile Brunschwig), 4 avril 1936, p. 4, col. 4)

Vendredi 17 avril, à 18 h. — Informations féminines : M^{me} Dave ; Carnet de voyageuse « Pénang et la Malaisie », par M^{me} Boullard-Devé ; Chants et musique Malaise.

RADIO-PARIS
5 juin 1936

18 h. : demi-heure féminine. Carnet de voyageuse : Vieil Annam, Hué par M^{mes} Boullard Devé. Musique : airs annamites, piano et violon.

Le Pavillon du Yachting à l'Exposition de 1937
(*Yachting*, 16 janvier 1937, p. 32-33)
(*Sports Camping*, 1^{er} février 1937, p. 91 : même sujet, même faute sur « Boulard »)

C'est en aval de la passerelle Debilly, au pied des quais rive droite, à l'endroit où les berges de la Seine s'élargissent, et sur celles-ci, que le Commissariat général de l'Exposition a décidé de faire édifier le Pavillon du Yachting (classe 66 C) qui fut confié à MM. Paul et Claude Meyer-Lévy, Pierre Bigot et Georges Massé, lauréats des concours de l'Exposition.

Le programme établi par M. Glandaz, président de la classe du yachting à voile, était à la fois précis et complexe. Tout en utilisant la berge pour la mise à l'eau des embarcations, les modèles soumis au public devront être à l'abri des intempéries. Un club pour les sociétés sportives et un restaurant public sont adjoints au pavillon lui-même, ce qui donne un aspect varié qui reste cependant dans l'esprit voulu par l'unité de la composition.

Les architectes, soucieux d'harmoniser leur construction avec l'ensemble de l'Exposition, ont cherché néanmoins à accentuer le caractère nautique du programme qui leur était proposé. D'où le revêtement de bois ignifugé sur lequel se détache la grande verrière, le restaurant à larges baies, les accents soulignés par le métal, le tout enfermé dans des lignes horizontales très sobres.

L'entrée principale du Pavillon s'ouvrira sur une petite place située en bout de la passerelle Debilly, ornée par une fresque semi-circulaire de Jean de Botton et éclairée par une colonne centrale sculptée par Liliane Grunwald.

Quant à la décoration murale intérieure, elle a été confiée à M^{me} Boullard Devé et à M^{le} Elisabeth Chaplin.

CONGRÈS DES ACTIVITÉS FÉMINISTES
(*La Française : journal de progrès féminin*, 19 juin 1937, p. 2, col. 4)

EXPOSITION D'ŒUVRES FÉMININES

au siège du congrès, 9 bis, avenue d'Iéna, Paris (16^e) du 27 juin au 2 juillet, de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

Inauguration par M^{mes} Brunschvicg, sous-secrétaire d'Etat à l'Éducation nationale, dimanche 27 juin à 14 heures.

Œuvres de M^{mess} Clémentine Ballot, Marguerite Barthélémy, Boulland-Devé, Laure Bruni, Charmy, Chériane, Croulard, Angèle Dalasalle, Dumaret, Eisenmann, Louise Hervieu, Adrienne Jouclard, Suzanne Lalique, Madeleine Luka, Morin-Moeller, Riennier-Rouzaud et Suzanne Valadon, pour la peinture

M^{mes} Champetier de Ribes, Couzinet, Guzman, Levasseur-Portal. Anna Quinquaud et Yvonne Serruys, pour la sculpture.

M^{mes} Louise Ibels et Ripa de Roveredo, pour la gravure.

M^{mes} Jane Burat, Marie Chauvel, Jeanne Laurent, pour la décoration.

M^{les} Malette, pour l'architecture.

M^{mes} Laure Albin-Guillot, pour la photographie d'art.

Saïgon
AU THÉÂTRE MUNICIPAL
L'Exposition **Hoàng-Kiêt**
(*La Tribune indochinoise*, 5 juillet 1939, p. 1, col. 3-5 RDC)

M. Hoàng Kiêt, à la suite des Barrière, des Boullard-Devé, des Khanh, des Lafugie, des Louis Rollet et de tant d'autres peintres de talent, s'est rendu dans toutes les parties de la Moyenne et de la Haute-Région tonkinoise, conférant ainsi à ses œuvres une valeur d'ensemble inégalée. Car tant du point de vue racial que de celui des costumes, cette exposition a l'avantage d'être un panorama précis et beau des extraordinaires groupements humains qui peuplent montagnes et forêts du Nord de l'Indochine.

LE SALON D'AUTOMNE
(*Paris-Soir*, 27 septembre 1943, p. 2, col. 2)

LE 35^e Salon d'Automne, qui s'ouvre aujourd'hui au Palais de Tokio, présente l'avantage de donner une idée quasi parfaite, non seulement des derniers courants qui entraînent les peintres vers tels précurseurs plutôt que vers tels autres, mais encore d'offrir des œuvres de ces précurseurs. Ainsi, dans une des premières salles, où voisinent Gischia, Pignon, Talcoat, Vérité. Fougeron, Fernandier, Estève, Latapie et Péronne. tous plus ou moins influencés par un ou. simultanément, par deux des maîtres que sont Henri Matisse, Lhote et Jacques Villon, les centres de la cimaise appartiennent à des ouvrages de ces derniers. « Le Paysan se chauffant les mains » et les autres envois de Gromaire. figurant dans cette même salle, font exception et s'isolent facilement grâce à leur style sobre et volontaire, grave et sans pavois.

Dans la salle à côté, autour de Pierre Bonnard. célèbre pour ses coloris originaux et choisis qui resteront, pour l'avenir, le dernier mot de l'impressionnisme, ce sont Yves Alix et Depierre avec des nobles campagnes, Georg, Legueult. Lemolt, Roland Oudot. Vénitien, la fine Marguerite Louppé, Planson, F. Gruber qui se succèdent, dominés par leur chef de file Brianchon, qui montre une « Pelouse »et des « Fruits » transposés avec un subtil raffinement.

Enfin, dans la troisième salle du rez-de-chaussée, sont à l'honneur Manguin et Segonzac, Raoul Dufy et son scintillant « Dimanche d'été », Cochet et son excellent portrait du sculpteur Despiau. Hélène Marre, le délicat Durey — qui. en même temps qu'à J'évocateur et gracieux Lotiron (dont on voit par ailleurs un magnifique carton des « Champs ». appartenant aux Gobelins) — doit quelque chose au plus sympathique des paysagistes de notre grande ville, Léon Quizet.

Celui-ci. dont les vastes vues parisiennes sont accrochées au premier étage, obtient son habituel succès non loin des superbes « Dahlias ». de C. Van Dongen ; des « Rosés ». de Marcel Roche ; des. Pensées ». de Girieud ; des « Lys ». de Fauconnier ; des fleurs encore de Valtat, de Kvapil et l'immense gerbe décorative de Charlemagne : tout un jardin !

En d'autres travées, nous arrêtons les « Deux Mères », de Maurice Denis, et un « Nu » d'Espagnol, les intimités familiales de Bompard et de Neidlot, les « Blés », de René Demeurisse ; une « Dame en noir », de Cheval, et la pathétique « Femme en vert », de Paul Welsch ; des souvenirs du Jura d'André Roz, d'évocateurs « Ports bretons », du lyrique Jean Chapin ; une « Cuisine », du descriptif Lucien Lautrec ; une chaude

« Rue Montalbanaise », d'Yves Brayer ; des intérieurs d'artistes de Marcel Basler et de Rémy Hétreau, mais surtout la mélodieuse et rustique composition de Maurice Savin. toujours simple et toujours lui-même : un portrait d'Arlette Guttinguer ; « Le Paravent de Coromandei », par M^{me} Boullard-Devé.

Mais le clou de l'ensemble 1943, pour beaucoup d'artistes principalement, sera, je pense, les vingt-cinq tableaux de Braque qui, depuis des années, n'exposa plus dans aucun Salon et duquel on connaît la facture dite cubiste et les précieuses tonalités.

Enfin, trois rétrospectives des disparus récents sont réunies dans la galerie au bord du quai, celle du célèbre Franc-Comtois Jules Zingg, celle de Pierre Hoddé, réputé pour ses « Havres normands » ; celle du tant pleuré Gaston Chopard, dont chaque toile est un poème en tons mineurs et chaque gravure sur bois, l'impérissable témoignage d'une âme débordante de tendresse pour les hommes et pour les bêtes.

VANDERPYL.

Au palais de Tokio

Le 60^e Salon des femmes peintres et sculpteurs
(*Beaux-Arts*, janvier 1944, p. 2)

Salle 4 : Les clowns de Ch. Jungbluth ; un nu robuste de Man-Collot ; les fraîches compositions de Rosamonde Aubrey ; les paysages parfaits d'Henriette Gonse ; les hallucinants dessins de Mara Rucki ; un paysage dense et très peint de Béatrice Appia, ainsi que les envois de Gaudurois, Boullard-Devé, Barcy, etc.

Le 60^e Salon des femmes peintres
(*Images de France*, janvier 1944, p. 2)

Les femmes peintres et sculpteurs ont compris que leur Salon, pour passer le cap de la soixantaine, avait besoin d'être régénéré. L'âge et les habitudes rendaient l'intervention urgente : c'était une question de vie ou de mort....

Elles firent donc un effort qui se manifesta, cette année, par plus de tenue et de fermeté. Bien des toiles eussent mérité d'être citées, comme les scènes indochinoises de M^{me} Boullard-Devé, le *Paysage de neige* de M^{me} Barcy ou les naïves compositions de Marianne Clouzot.

Une des grandes salles du palais de Tokio, où étaient exposées quelques œuvres rétrospectives de Berthe Morisot, Suzanne Valadon, Marie Cassatt, avait été réservée à des invitées de marque, parmi lesquelles figuraient Louise Hervieu, Marie Laurencin, Madeleine Luka, Pauline Peugniez, Melsonn, Jouclard, Eliane de la Villelelon, organisatrice de la section : un sang nouveau bien fait pour revivifier le Salon...

R. B.

LES BEAUX ARTS

DESSINS FEMMES, COLONIES
par Jean-Marc Campagne

(*Les Nouveaux Temps* (Jean Luchaire, dir.), 20 janvier 1944, p. 2, col. 3-5)

L'Union des femmes peintres et sculpteurs, dont on n'a pas oublié quelques manifestations notamment poussiéreuses, présente en ce moment son soixantième Salon au Palais de Tokio.

Louons d'abord l'heureuse idée qu'a eue le Comité d'inviter et de réunir dans la salle II des artistes de qualité qui n'appartiennent pas à ce Salon mais qui en relèvent le niveau. Grâce à elles, c'est comme un bouquet de fleurs des champs qui vient d'apparaître dans une très vieille salle à manger bourgeoise... Il suffit de nommer Marie Laurencin (qui fait monter un sang rose au visage de ses jeunes filles), Hermine David, notre grande Louise Hervieu dont chaque dessin que nous voyons d'elle nous confirme l'étonnant pouvoir de suggestion, Chériane, Hélène Marre, Madeleine Luka, Jouclard, Valentine Prax, Pauline Peugniez et ses personnages mouvants, Henriette Groll et Gisèle Ferrandier qui sont très en progrès, Éliane de La Villéon à qui l'on doit l'organisation de cette salle, puis Emily Charmy, Pélisson-Mallet, Melsonn, Martha Hirt, Barbara Konstan, Suzanne Tourte et le sculpteur Raïka dont l'autorité s'accroît. Quelques bonnes œuvres de femmes peintres célèbres, Berthe Morisot, Mary Cassatt⁸, Suzanne Valadon et Marval, complètent cette salle qui est d'une excellente tenue. À défaut d'avoir découvert une nouvelle Valadon — mais celle-ci valait bien deux hommes —, on remarquera que le niveau des femmes peintres est fort honorable, Jeanne Baraduc, Helen Mai, Eisenman, Jasmy, Colette Rodde, l'exquise Marie Kate, Marianne Clouzot, Pan Yu Lin, Florence Cointreau, Mauricette Jean-Bart, Man Collot, Béatrice Appia, Christiane Nardy, Lilas Bug et Boullard-Devé méritent toutes une longue attention.

À d'autres titres, on remarquera les envois de Josey Pillon, dont la seule *Yolanda* évoque le charme refroidi des récentes productions du Salon d'Hiver, la regrettable *Olympia 43* de Palvadeau, qui est une impertinence gratuite à la mémoire de Manet, et l'infenal barbouillage cubiste de Tesson-Petitot, auprès duquel une composition d'Anne Villette (qui est, j'imagine, une des filles spirituelles de Lhote) fait figure de chef-d'œuvre.

Une section d'art décoratif, rapidement improvisée par Mary-Dorat, n'en est pas moins intéressante. Un ensemble de Tita Terisse, un autre de Marie Chauvel, les bijoux de Line Vautrin et de Janik Lederlé, les tissus d'Hélène Domer, les spirituelles céramiques de Marcelle Thienot et les images parisiennes de L.-A. Guillot assurent à cette section un succès qui se confirmera l'an prochain à effectifs complets.

⁸ Mary Cassatt (1844-1929) : peintre et graveuse américaine qui vécut une grande partie de sa vie en France, proche d'Edgar Degas.

Ouvrages de dames
(*L'Atelier*, 5 février 1944, p. 5)



Théâtre chinois, de Marie-Antoinette Boulard-Devé

Je suis un homme d'ordre. Sitôt franchi le seuil du Palais de Tokio, j'ai docilement acheté le catalogue à la préposée qui m'en a remercié avec un joli sourire et, comme rien — du moins le pensais-je — ne pouvait mieux me mettre dans un état de réceptivité propice à l'admiration des chefs d'œuvre de l'art féminin, je me suis plongé dans la lecture des préfaces.

La première, écrite péniblement par un maniaque de la tradition bien pensante chez qui le « génie français » et sa « merveilleuse harmonie » excitent des glandes secrètes, nous donne à entendre que le 60^e Salon de l'Union des femmes peintres et sculpteurs offre « une image de cette continuité où excelle notre génie ».

Ce n'est pas à proprement parler ce qu'on appelle se compromettre.

La seconde, en hommage aux invitées, prétend défendre l'art féminin. Excellente idée ! Encore faudrait-il que ce soit avec d'autres arguments que la vague énumération de « qualités supérieures dans la sincérité, l'émotion, la recherche, l'effort, l'élévation des sentiments : principes essentiels qui créent la personnalité chez l'artiste.

Prenons l'une après l'autre chacune de ces qualités et essayons de découvrir dans quelle mesure notre introducteur a dit vrai.

En fait de sincérité, Maud Canet — une des meilleures, cependant — doit beaucoup à Dignimont et à Cocteau. Ses paysages parisiens ne manquent pas de fraîcheur

L'émotion, cher Lilas Bug ne va pas sans une certaine perversité. Au fond, c'est bien féminin et ce n'est pas désagréable.

Mara Rucki n'a pas dû pousser trop loin la recherche d'un style. Pas plus loin en tout cas que du côté d'un certain sculpteur qui se nomme- justement Lambert-Rucki. M. Philippe Renaudin peut être fier : il a réussi à faire pénétrer l'esprit de famille jusque chez les artistes.

Art décoratif. L'effort d'Evelyne Dufau est digne d'estime bien qu'il se borne à transposer dans la tapisserie la manière cubiste de Pierre Hodé.

A. de Courlon refait Vlaminck (« Le vieux pont ») et Josey Pillon Van Dongen (« L'Écuyère »). On n'ira pas jusqu'à dire que c'était indispensable. Je préfère le « Nu couché » de Germaine Guérin ou « Le vieux frère », d'Yvonne Chudeau-Bouchier, plus personnels, voire l'« Ange de Pâques » d'Yvonne taborde qui ressemble à Jany Holt.

Geneviève Livadka et ses paysages, Nathalie Ericson avec sa fausse naïveté très douanier Rousseau, Man Collot, Christiane Lafan méritent, à des titres divers, de retenir le visiteur.

Rien à dire sur la salle des invitées, où se coudoient Hermine David et Marie Laurencin, Chériane et Suzanne Toufic, Madeleine Luka et Éliane de La Villéon, prés d'une rétrospective qui groupe Berthe Morisot, Suzanne Valadon, Mary Cassatt et Junia Lewiska.

J'ai gardé pour la fin les envois de Marie Antoinette Boulland-Devé. Cette artiste, à qui nous devions les frises du Temple d'Angkor de l'Exposition Coloniale, a séjourné longtemps en Extrême Orient. Elle en a rapporté plusieurs scènes annamites et ce savoureux « Théâtre chinois » qui comprend le Prince, les concubines et les deux démons.

Tel se présente ce Salon des femmes peintres. Certes, il y a des talents, mais ils se débattent au milieu d'une confusion plus grande encore que chez les hommes, et ce n'est peu dire.

J.P.

EN FRANCE

(*L'Informateur de Seine-et-Marne*, 15 février 1944, p. 1, col. 5)

— Le journal « L'Empire* » vient créer, avec la collaboration des coloniaux de Paris, un Institut national d'études pour la mise en valeur des territoires français d'outre-mer. L'inauguration de cet Institut a eu lieu au siège de la « Maison de l'Empire ».

Gala de poésie

(*L'Information d'Indochine, économique et financière*, 5 août 1944, p. 1, col. 1)

Paris, 28 juillet. — Hier après-midi, « l'Empire » (l'Institut national d'études pour la mise en valeur des territoires français d'Outremer) avait convié un cercle restreint d'invités dans ses salons, 30, avenue Victor-Hugo à Paris, à un gala poétique indochinois consacré au jeune poète Trân-van-Tung, lauréat du « grand prix de l'Empire » et de l'Académie française. Les salles étaient décorées d'œuvres du peintre tonkinois Vu Gia et de madame Boulland-Devé.

En quelques mots d'introduction rédigés par M. La Varendre, de l'Académie Goncourt, et lus par le directeur de « l'Empire », M. Trân-van-Tung, dont la vocation poétique s'est affirmée dès sa première jeunesse, et ses œuvres furent présentées aux assistants.

Puis le jeune poète, dans une causerie, définit la poésie qui, selon lui, est partout exaltante, notamment poésie asiatique, en retraçant brièvement l'œuvre de Li Tai-Pé,

qui fut le plus grand des poètes chinois Rabindranath Tagore, éminent penseur indien, et enfin celles de poètes de l'Indochine, dont le plus célèbre Nguyen Du, auteur du *Kim Van Kiéu*⁹.

La causerie fut illustrée par des poème anciens et modernes, ces derniers tirés surtout ces « Rêves d'un campagnard annamite » et de « Cœur de Diamant », les deux principaux ouvrages de Trân-van-Tung.

Des œuvres furent dites par madame Gisèle Casadesus, sociétaire de la Comédie française, Jacqueline Cartier, Antoinette Lutrit (?) et France Noël, du théâtre national de l'Odéon. ainsi que MM. Jacques Erwin et Lucien Pascal.

Après l'interprétation d'un conte féerique annamite par madame Casadesus et M. Lucien Pascal, des mélodies indochinoises dont les paroles étaient encore de Trân-van-Tung furent chantées par M. Jacques Berlot et par madame Francine Kernel, ainsi que par madame Alice Chen, Chinoise, accompagnées au piano par les compositeurs russe Tcherepnine et français Javrancha.

Pour terminer, M. Tran-van-Tung, après avoir remercié ses hôtes, proclama la noble mission pacifique de la poésie, et s'écria « Gloire aux poètes de tous les temps et de tous les pays ! ». (Ofi).

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS
LE SALON 1945
PALAIS DE TOKIO, p. 81

BOULLARD-DEVÉ (Marie-Antoinette), avenue de Châtillon, 16 bis, Paris.
3149 — Le petit Annamite.
3150 — Petites filles de Hué (Indochine).
3151 — Zouzou, fille d'Annam.

LES ARTS
Berthe Morisot et le Salon des femmes peintres
(*L'Aube*, 24 janvier 1946, p. 2)

LA courtoisie se meurt, la courtoisie est morte. Dans la vie quotidienne, passe encore, mais dans l'art, est-il possible qu'on l'ait mise en terre sans crier gare ?

Tandis que les grands salons de peinture, régis par les hommes, ont lieu à la belle saison, que laisse-t-on aux femmes peintres pour se produire ? L'hiver. Sans doute afin de leur prouver qu'elles ne sont que des amateurs.

Amateurs, celles qui eurent pour chefs de file : Berthe Morisot, Mary Cassatt, Suzanne Valadon, Marval dont le talent éclipse celui de bien des hommes ?

Au palais de New-York¹⁰ — ex-palais de Tokio — allez voir la rétrospective Berthe Morisot qui est le « clou » des femmes peintres. Vous constaterez combien le tact et l'harmonie cadrent avec l'audace dans l'œuvre de celle qui fut l'élève — j'allais dire la fraîcheur d'âme de Manet. Pour la plupart, ce sont des toiles peu connues, études et grandes esquisses, où l'amour des êtres et des fleurs fait corps avec le goût inné du peintre. On s'émerveille d'être de plain-pied avec cette maman qui sut, par l'ampleur de son art, traduire la tendresse immense qu'elle ressentait pour sa fille.

⁹ Porté à l'écran en 1923-124 par [Indochine films et cinémas](#).

¹⁰ Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, avenue de New-York.

Autour de Berthe Morisot, l'exposition des femmes peintres est parfois brillante. Un beau paysage de Gisèle Ferrandier fait rêver du ciel du Midi ; une corbeille de fruits exotiques d'Andrée Joubert excite notre convoitise ; la danseuse d'Anna Duchesne est belle de formes ; les fleurs d'Hélène Delaroche évoquent Suzanne Valadon ; les marines d'Éliane de La Villéon content à ravir la Bretagne, comme Lily Steiner de sa fenêtre chante les Saisons et Marguerite Louppé l'ardeur de peindre. Citons encore les envois de M^{mes} Boullard-Devé, Bragard, Chapront, Huart, Jance, Morgan.

Par ses portraits, Kate Munzer nous rappelle l'école flamande. Dans leurs paysages, Simone Pilet, elle, nous mène en Sicile et Valentine Prax à Cythère. Quant au projet de tapisserie de Pauline Peugniez, il dit la gloire de l'enfantement sans emphase ni littérature. Et c'est fort bien ainsi

René DOMERGUE.

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE
(*Mobilier et décoration*, février 1946, p. 52)

Le 62^e Salon de l'Union des Femmes peintres. — Est-ce le local qui lui porte bonheur ? Je crois plutôt que c'est l'activité de son bureau, mais depuis trois ans qu'il s'abrite au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris (jadis Palais de Tokio), le Salon des Femmes peintres a sensiblement progressé en qualité. S'allégeant d'une bonne partie des médiocres « ouvrages de dames » qui en faisaient jadis l'élément essentiel, il groupe maintenant à peu près toutes les femmes qui comptent en art, chez nous, et présente un ensemble varié, de bon goût, de bonne tenue.

Un ensemble peut-être pas très féminin — c'est ce qu'il serait encore permis de lui reprocher — mais une peinture trahit rarement le sexe de son auteur. Faut-il voir pourtant comme une velléité de résipiscence dans le fait de nous offrir une rétrospective de Berthe Morisot ? Celle-là vraiment peignait en femme. Seule une femme, une épouse, une maman pouvait avoir de ces délicatesses, de ces tendresses d'expression. Le choix des quinze toiles qu'on montre d'elle est heureux. Mais peut-on se tromper quand il s'agit de Berthe Morisot ?

On retrouve dans les œuvres exposées la plupart des tendances actuellement en vogue, l'abstraction exceptée. Les artistes qui sont là et dont les noms sont connus ont d'ailleurs contribué autant que leurs camarades masculins à nous rendre ces tendances familières. Dans le vaste et fertile champ des coloristes, je vous citerai Gisèle Ferrandier, Eliane de la Villéon, Marguerite Louppé, Luc Tullat, Henriette Groll, Lucienne Pageot-Rousseaux, [Marie-Antoinette Boullard-Devé dont la grande toile Cour d'amour au Laos touche à la décoration murale](#), Andrée Joubert qui, par une espèce de coquetterie, fait voisiner une gerbe aux tonalités éclatantes avec deux paysages provençaux gris-argent. De visibles raffinements de sensibilité s'expriment par le pinceau de Charmy, d'Hélène Marre, d'Anna Duchesne, de Marie-Mela Mutter. Cependant, la fantaisie et le rêve, voire parfois une pointe d'humour, habitent les toiles de Pauline Peugniez, de Suzanne Tourte, d'Adeline Hébert-Stevens, de Barbara Konstan, de Valentine Prax et de Madeleine Luka.

Les femmes peintres savent dessiner. Elles ont, au reste, parmi elles Louise Hervieu. On doit citer aussi une charmante aquarelle de Marie Laurencin, de beaux dessins de Raika, de Yu-Lin-Pan, une fine miniature de Gabrielle Debillemont-Chardon, des bois de Colette Petier, riches de plastique et de poésie.

Quant aux femmes sculpteurs, pour être moins nombreuses, elles ne manquent pas de mérites. On remarque notamment une grande figure très séduisante de gracilité et de jeunesse de Marthe Schwenck, une jolie statuette d'Irène Codreano au compte de qui on peut mettre plusieurs bonnes choses, entre autres un oiseau de bronze

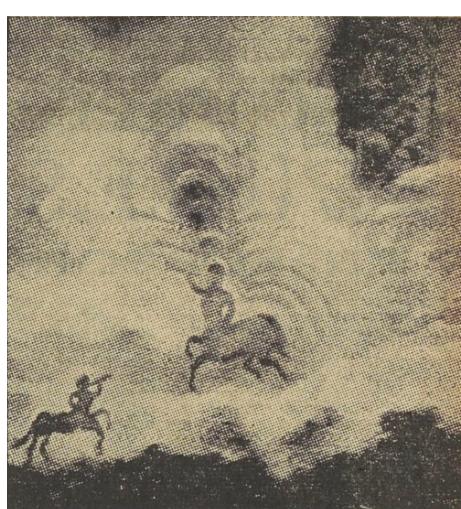
curieusement stylisé, des bustes de Marguerite Lavrillier-Cossaceanu, Marie Lapeyrère, Salomé Vénard.

Il y a enfin des femmes décoratrices et c'est peut-être leur stand, agréablement présenté, où se révèle le mieux des mains et des imaginations féminines. On y voit une jolie chambre d'enfant de Germaine Darbois-Gaudin dont les meubles sont décorés de motifs spirituellement peints par Bouvet, un précieux secrétaire en frêne de Suzanne Guiguichon et une élégante coiffeuse de Colette Gueden. Les matières et les genres les plus divers y sont traités : ainsi la glace par Marie. Chauvel ; la céramique par Mary Dorat et Marcelle Thiénot dont les oiseaux fantastiques sont de la meilleure veine ; le théâtre par Marie-Ange Schleklin avec ses maquettes de costumes, la marionnette même, avec les délicieuses poupées de Madeleine Lambert et d'Hélène Kernel.

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE
Les sources d'inspiration de
WALT DISNEY
par Denys CHEVALIER
(*Arts*, 15 novembre 1946, p. 1)



Marie-Antoinette BOULLARD-DEVÉ. — Illustration pour « Lyre et Psaume 33 ».



I.-J. BELMONT.
Illustration pour le « Boléro »
de Maurice Ravel.



Reine CIMIERE. — Illustration pour. « Ondine »

WALT DISNEY paraissait s'être réservé jusqu'à ce jour la fonction du cerveau qui pense, qui choisit ses thèmes d'inspiration et qui donne la cadence voulue à ses réalisations. Or, il apparaît dans *Fantasia* que Walt Disney n'arrive même plus à tenir ce rôle.

Fantasia est un film composé d'une suite de sketches inspirés par des morceaux de musique classique interprétés par l'orchestre Stokovsky. Les thèmes conducteurs sont fournis par : Bach, Beethoven, Dukas, Schubert, Tchaïkovsky, etc. Précisons tout de suite que nous ne pensons pas que le principe d'inventer des images à partir d'une musique soit mauvais en soi (l'exemple d'Alexeieff et de sa *Nuit sur le Mont Chauve*, dont n'a jamais entendu parler Denis Marion¹¹, est là pour le prouver). Mais encore faut-il pour réussir éviter le mauvais goût et, quand il s'agit de Bach, la commercialisation.

Aussi ne sont-ce pas les sources d'inspiration poétique, que nous reprochons à Walt Disney, mais ses sources d'inspiration plastique. En effet, la plupart des idées, des

¹¹ Dans *Combat de samedi*, Denis Marion, après d'intéressantes considérations sur la paternité des films de Walt Disney, consacre un grand article à *Fantasia*.

Après avoir rendu un hommage certes immérité à l'imagination de Walt Disney, à sa fécondité de création, à son désir louable de sortir des sentiers battus, il dit tout le bien qu'il pense du ballet *Casse-Noisette*, de l'*Apprenti Sorcier* et surtout de la *Piste sonore*.

« L'entrée en scène de la *Piste sonore* et sa manière d'interpréter en formes et en couleurs les divers instruments de l'orchestre est d'un humour exquis. »

Auparavant, Denis Marion avait pris le soin d'avertir ses lecteurs qu'il était sourd à la musique classique et qu'il la considérait comme « le plus coûteux et le plus ennuyeux de tous les bruits ». On s'en serait douté !

formes, des personnages de *Fantasia* ont été puisés dans le catalogue d'une exposition de peintures musicalistes, édité à Paris en 1932. Ce plagiat a fait l'objet d'une intervention et d'une communication du peintre H. Valensi, inventeur de la cinépeinture, au congrès des Amis de l'Art qui se tint, à Paris, il y a quelque temps. Le mot plagiat que nous avons employé n'est pas trop fort, car pour la *Pastorale* de Beethoven, Walt Disney a reproduit exactement une peinture de J.-J. Belmont intitulée « L'expression du Boléro » de M. Ravel.

Si cet... emprunt est flatteur pour Belmont et Ravel, il l'est moins pour l'imagination de Walt Disney.

De même, un tableau de Blanc-Gatti, « L'Orchestre », a été reconstitué dans *Fantasia*, lors de la présentation de l'orchestre. On retrouve, comme dans la toile de Blanc-Gatti, le même groupement des instruments de bois, de cuivre, à vent et à cordes, la même indication de l'envol des notes par des séries de points colorés qui s'élèvent de l'orchestre.

En outre, l'*Ondine* de *Reine Cimière* est devenue l'exquise petite fée qui ouvre les fleurs, dans l'interprétation animée du ballet *Casse-Noisette* de Tchaïkovsky.

Enfin, les tableaux « Lyre et Psaume » de Boulard-Devé, les « Contes d'Hoffmann » de Hosek, « Chinatown » de Lundstrom et « Joie » de Sjøestedt, qui indiquaient les uns les vibrations des ondes musicales au départ des cordes, les autres des schémas graphiques de variation sonore, ont été repris par Walt Disney et utilisés pour des démonstrations de sonorités qu'il nomme « La piste sonore ».

Tout le monde savait, sauf Denis Marion, que Walt Disney n'avait que la sensibilité d'un commerçant, que son œuvre était un monument de mauvais goût, que son dessin était plat, son trait sans saveur, mais on lui reconnaissait jusqu'alors le bénéfice de l'invention anecdotique, du gag, du rythme ; la preuve est maintenant faite qu'il ne craint pas d'utiliser l'imagination des autres et de copier littéralement sans vergogne leurs réalisations. La presse parisienne dans son ensemble et J.-J. Gauthier en particulier, bien que ne connaissant pas les sources de l'inspiration de Walt Disney, a accueilli comme il convenait les palinodies de celui-ci, sans toutefois discerner laquelle était la plus détestable.

L'*Ave Maria* de Schubert, la *Nuit sur le Mont Chauve* et la *Ronde des heures* de Tchaïkovsky ainsi que la *Pastorale* de Beethoven sont autant de prétextes à massacres.

Denys CHEVALIER.

Pour « *Fantasia* »
WALT DISNEY A-T-IL PLAGIÉ
UN PEINTRE FRANÇAIS ?
(*Paris-Cinéma*, 25 mars 1947, p. 3)

[Résumé de l'article d'*Arts* avec mention de Boulard-Devé (*sic*)].

Cinquante trois Nations étaient représentées au
Congrès féminin international
qui s'est déroulé à Paris du 28 septembre au 1^{er} octobre 1947
(*L'Action : revue sociale féminine, littéraire, artistique* (M^{lle} Djamil Debèche,
directrice), Alger, 25 octobre 1947, p. 3)

Une cinquantaine de Françaises, dont :
BOULLARD-DEVÉ, membres du comité directeur des Femmes de l'Union française.

Le prix des Beaux-Arts du ministère de la France d'outre-mer
(*France libre*, 25 décembre 1947, p. 2, col. 3)

Le jury de la société des Beaux-Arts de la France d'outre-mer vient d'attribuer les quatre grands prix du ministère de la France d'outre-mer pour l'année 1947.

Les lauréats sont :

Architecture : M. Lambert (Jacques Georges), architecte.

Arts décoratifs : M. Besancenot (Jean), artiste peintre.

Arts du théâtre: M^{me} Boullard-Devé, artiste peintre.

Archéologie : M. Claeys (Jean-Yves), architecte, membre de l'École française d'Extrême-Orient.

LE SALON DES FEMMES PEINTRES
PAR GEORGES PILLEMENT
(*Les Lettres françaises*, 22 janvier 1948, p. 4)

DANS une charmante pièce en un acte, *Le Cantique des Cantiques*, qu'il fit représenter au Français en 1938, Giraudoux faisait dire à un garçon de café : « Nous avons notre Salon. » Les médecins ont le leur, les dentistes aussi. Pourquoi les femmes n'en auraient-elles pas un, ou même plusieurs ? Vous me direz qu'elles figurent aussi bien que les hommes aux Artistes français, au Salon d'Automne, aux Indépendants ou à ce pauvre Saloo d'Hiver qui les a précédés, avenue de New-York. Mais là, elles n'y sont pas en nombre ou, du moins, elles y brillent d'un moins vif éclat. Les étoiles sont au ciel aussi bien le jour que la nuit, mais le jour on ne les voit pas, tandis que dans les nuits sans lune elles nous éblouissent.

À vrai dire, dans ce Salon, qui compte plus de huit cents œuvres exposées, elles sont peu à nous éblouir vraiment. À part la Grande Ourse de la salle 2, il s'agit surtout d'une Voie Lactée, une poussière d'étoiles qui brilleront peut-être un jour d'une lumière plus assurée, mais qui, pour le moment, sont un peu clignotantes.

L'étoile la plus éclatante de la Grande Ourse, celle qui triomphe dans la salle 2, c'est Henriette Groll. Cette artiste faisait, il y a un an, une exposition à la Galerie Charpentier qui la plaçait au tout premier rang des meilleures femmes peintres contemporaines. Elle possède un métier solide, le sens de la composition, des tons chauds, une personnalité indiscutable avec quelque chose de mâle, de « costaud » qui s'allie à un grand charme.

Elle expose ici trois natures mortes d'une conception originale, où l'acidité verte des fruits ressort avec éclat sur un fond sombre et velouté ; l'harmonie est à la fois sobre et puissante.

À côté d'elle, nous voyons Madeleine Luka, avec une scène religieuse d'une gentillesse assez cocasse à laquelle nous préférons son *Lilas* et sa *Marguerite* d'une grâce tout à fait romantique.

Dans la même salle, toujours, une nature morte très fine et très heureusement composée de Marguerite Louppe et une autre non moins sensible de Gisèle Ferrandier. Celle de Barbara Konstan est dans des tonalités délicates et très harmonieuse. Il y a beaucoup de grâce dans la bouquet de fleurs et les jeunes gens autour d'une table que nous présente M^{me} Périsson-Mallet et la scène d'intérieur de M^{me} Joyce Morgan nous fait penser à un Legueult très féminin. Pauline Peugniez, avec son exquise ingénuité habituelle, nous peint, dans une harmonie bleutée, une jeune mariée conduite par des amours.

Venise a inspiré à Eliane de La Villéon trois vues sobres et dans une harmonie brune très personnelle. D'Hélène Marre, des fleurs et des portraits d'un métier élégant, d'Anna Duchesne des scènes qui rappellent Vuillard, de M^{me} Barcy un nu très agréable, Kate Munzer peint avec émotion des êtres tristes et souffreteux, Madeleine Melsonn a de l'invention et de la fantaisie dans les coloris et Marie Kate révèle un tempérament très délicat.

Salle 3, j'ai noté les noms de Lilly Steicer, Geneviève Chapron, Françoise Grassin, dont les natures mortes sont tout à fait charmantes et dénotent une vive sensibilité, et Marthe Delacroix.

Salle 4, les *Moissonneurs* de Jouclard, les fleurs et les nus de Pan Yu Sin, [les comédiens chinois de Boullard-Devé](#), les paysages de Pironin, Simone Laurin, Desternes, les portraits de Gabrielle Hermand et Anne-Marie Joly. Salle 13, une petite nature morte à l'oiseau de Natalie de Marcieu.

Je signalerai encore la section des arts décoratifs qui, sous la présidence de Mary Dorat, réunit de jolies céramiques, dont la plus remarquable est l'arbre aux perroquets de Lenel, des bijoux, des reliures, des marionnettes, etc., et la rétrospective d'Alice Thévin (1862-1937) qui a vécu en Amérique une grande partie de sa vie et qui est presque inconnue en France. Ses vues de New-York, de Boston et d'autres villes américaines révèlent un tempérament vigoureux.

Un peu à l'écart, sans toutefois être séparées des autres par un rideau de fer, diverses artistes roumaines qui ne manquent pas de talent, Valeanu Varesco, Natalia Dumitrescu, sont groupées autour de Magdalena Radulesco, dont nous avons signalé récemment l'exposition, tandis qu'une vitrine groupe quelques témoignages du folklore de leur pays.

Enfin, la salle 1 réunit, autour de sculptures qui prouvent que les femmes sont assez peu douées pour cet art, des gouaches, des dessins et des gravures. Parmi les femmes graveurs, citons Colette Peltier, Marcelle Kuntz, Japy, La Villéon, Germaine Lacaze, Joyce Morgao, de Courlon et Ripa de Roveredo, ces deux dernières avec des vues d'Espagne. Quelques beaux dessins sont dus à Jeanne Bergson et à Pan Yu Lin, dont les nus sont très purs, et, parmi les aquarelles, citons les marines bretonnes de La Villéon.

(*France-Soir*, 5 juin 1948, p. 5, col. 3, RDC)

Demain vendredi 4 juin, salle PLEYEL, de 15 h. à 20 h, grande manifestation de bienfaisance au profit de l'*Œuvre des vieux musiciens* et de l'*Initiative musicale*. Vente, exposition de tableaux des peintres modernes suivants : Luc Olivier, Lesieur, Brianchon, Christian Bérard, Jules Zingg, Jean-Denis Miolé (?), [Boullard-Devé](#) Roland Oudot, Sabatier, Camille Bernard, etc.

Attractions par les vedettes du théâtre et du music-hall.

Entrée gratuite pour les acheteurs.

BEAUX ARTS
par Paul Sentenac
(*Cette Semaine*, 31 mai 1950, p. 34)

QUATRE SALONS ET SEPTS GALERIES

Le Salon de Mai fait alterner sur les cimaises du Palais de New-York les peintures abstraites et les figuratives. Celles-ci se rapprochent par un dessin aux traits accusés et réduits à l'essentiel expressif. Parmi les auteurs de ces dernières toiles, on distingue deux

courants. Les uns groupés autour de Matisse et de Walch, se montrent des coloristes hardis, sonores, comme Desnoyer, Aujame, Lorjou, Aide, Collomb, Montané, Ganesco. Les autres sont avares de coloris, ainsi que Buffet et Minaux. Les abstraits de cette exposition prétendent qu'eux seuls pratiquent la peinture, la vraie. Ils exagèrent et ils se trompent. Car, de la vraie peinture, on en trouve dans le Salon de leurs voisines [au Palais de New-York, celui de l'Union des femmes peintres](#). Et elle a le mérite d'exprimer la sensibilité de ces artistes. Nous faisons allusion aux *Mauresques* de Boullard-Devé, au *Berger berbère* d'Eliane de La Villéon, à *la Pouponnière* de Lilly Steiner, au portrait de *M. Chataigneau* par Lilas Bug, aux *autres figures* par A.-M. Joly. Pauline Peugniez, Barcy, Chabriallan. Et aussi aux *paysages romains* de Bordeaux Le Pecq, aux *sites séquaniens* de Valentine Laroche, aux *autres paysages* de Langlois-Bellot, Raymonde Voisin, Dora Bianka ; aux *natures mortes* de Marthe Lebasque, Gisèle Ferrandier, Florence Cointreau.

Tandis qu'à la gravure se distinguent les planches de Melsonn, de Colette Pettier, de Claude Perraud, se remarquent, la sculpture, les bustes par Gertrude Bret, Gisclard-Cau, De Bayser-Gratry, *le nu* par Lapeyrière, les ivoires de Boulard. La *rétrospective* de Maria Blanchard autour de son Vannier, s'affirme d'un émouvant intérêt.

.....

INSTALLATION À TANGER

LE SALON DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS (*Union nationale des femmes*, juillet 1950, p. 14)

Certains critiques — et des plus sévères ! — ont déclaré avoir été surpris de la qualité de ce Salon féminin. Tous en ont signalé l'excellente tenue.

La *rétrospective* Maria Blanchard a permis d'admirer onze toiles de ce peintre d'une si vigoureuse originalité.

Parmi les peintres, citons : Inès Barcy, dont les toiles sont d'une pâte généreuse ; Eliane de la Villéon qui a su évoquer les beaux sites de l'Atlas ; Liliane Bug dont les œuvres sont toujours imprégnées de poésie ; Anne-Marie Joly, au style élégant ; Edith Desternes dont les peintures et les monotypes ont un accent vigoureux et coloré ; Man-Collot* qui a présenté un portrait de nègresse expressif et puissant ; Marthe Lebasque, avec ses natures mortes aux arabesques distinguées ; [Boullard-Devé et ses toiles orientalistes](#); Henriette Groll, Madeleine Luka, Charlotte Couyba, Hélène Marre, Pau Yu Lin, Tamara de Lampika.

Chez les sculpteurs, plusieurs œuvres pleines d'intérêt : la joueuse de flûte en pierre grise d'une jolie recherche de mouvement due à A. Paoli-Poglioni, le buste de jeune homme de Gertrude Bret ; le buste de l'impératrice d'Annam si plein d'expression de Jane Blanchot* ; les œuvres de Codreano, Schwenck et Bertrand.

À la gravure, un groupe de valeur où deux noms s'imposent : ceux de Ripa de Rovedo et de Claude Perraud. Non moins brillante est la section d'art décoratif avec les belles céramiques de Marie Dorat et de Guidette Carbonne].

Ajoutons que le Prix de l'Union a été attribué cette année à M^{me} de Chabriallan, et le prix de nature morte à Lacaze.

GRAND PRIX INTERNATIONAL
DU 3^e SALON INTERNATIONAL
de l'Union féminine artistique de l'Afrique du Nord
à Alger

SALLE BORDES
III^e Salon de l'Union féminine artistique de l'Afrique du Nord
(*L'Écho d'Alger* 8 février 1951, p. 2)

Voilà une organisation que l'on doit à l'activité de M^{me} Yvonne Planel, présidente de l'Union féminine artistique, et qui porte ses fruits. Cette Union nord-africaine, par le jeu d'échanges avec l'étranger, se place sur le plan international. Ce troisième salon nous apporte des envois de France, des U.S.A., d'Espagne, de Suisse, de Tanger ; avec ceux du Maroc et de la Tunisie, largement représentés, ils constituent plus de la moitié des exposants dont le nombre atteint la centaine, y compris les trois départements algériens.

La confrontation ne cesse d'être intéressante et stimulante pour nos artistes algériennes qui bénéficieront d'aller exposer ailleurs dans des conditions moins onéreuses, et de se faire connaître tout en prenant contact avec les grands courants de l'art moderne.

Je reprocherai au catalogue d'avoir été rédigé au plus pressé et de se couvrir sous l'ordre alphabétique ; à la présentation de n'avoir qu'amorcé la classification des envois par pays. Cela jette une grande confusion chez l'amateur et complique singulièrement la tâche du critique. Ce qu'il fallait faire, on le devine : grouper chaque pays ou provinces -nord-africaines et les retrouver en cet ordre dans le catalogue. Mais j'entends déjà la dynamique M^{me} Planel me répondre : « Nous essaierons de faire mieux la prochaine fois ». Attendons la « prochaine fois » et essayons de nous y retrouver. Les oubliés seront nombreux, je le présume d'avance.

De la France métropolitaine, quelques beaux talents féminins sont là, j'ai noté Aymé-Belmonte, de Marseille, peinture au couteau, de l'allure, du mouvement dans un riche chromatisme ; de Paris, Baux-Bovy, bracelet et bague de macassar sertis de pierreries (arts décoratifs) ; Rolande Dechorain, deux paysages d'un romantisme renouvelé ; Odette des Garets, peintre cubiste ; Fabri-Canti, un nu aux formes pleines et souples (sculpture) ; Gisèle Ferrandier, une lumineuse vue de Mostaganem ; Roberte Gentilhomme, des moulages, une peinture « Les Roses » ; Lilly Steiner, des arums bien en relief et décoratifs ; Hélène Marre, un « Pont-neuf » à la Marquet, mais un « Pont d'Avignon » personnel ; (ces trois dernières artistes sont bien connues à Alger) ; De Morsier, objets d'ébène ; Yvonne Parvillée, des scènes de chemin de croix sculptées ; de Rouen, Prévost-Ragaz, deux paysages d'un charme naïf et appliqué de Normandie ; des peintures encore de Lilas Bug, Caciat, Thérèse Debains, Madeleine Luka, Lily Rossignol, Rodica Valeaner, d'un graphisme intéressant, Zofia Jaworska ; des céramiques de Louise Villebœuf, Germaine Wehrlin. Mary Dorat ; des gravures d'Émilie Pettier, toutes quatre de Paris.

De Suisse : Jo Badel, trois peintures dont les « Voiliers du lac Léman », belle harmonie de gris et blanc ; Daisy Dawint, trois toiles agréables ; Rose-Marie Eggmann, un panneau peint et un Batik.

De Tanger : Boullard-Devé a envoyé deux remarquables dessins « Masques » (Chine 1950) et « Amour maternel » (Indochine) ; une toile « Types de femmes du Sud marocain ».

D'Espagne : Luce Lagière, (Madrid) trois nus intéressants, gouache et dessin ; Marc No, (Barcelone), des scènes d'arène à la gouache pleines de mouvement.

De New-York via Paris : Brucker, un portrait charmant ; Donna Hill deux paysages aux lignes simplifiées mais explicites.

Du Maroc : des peintures d'Elyane Bonnet, Cohen-Boccara, Curt-Savidan, Gétaz-Len, Frida Uzan dont le talent retient avec « Sylvie » et « Barque noire » ; des miniatures de Peep Schultz.

De Tunisie : Cannaut-Urtz, « Fleurs », « Printemps » bien traités ; Léa Chapon, des pastels raffinés ; Fournier-Parroche, objets art décoratif, une céramique ; des peintures de Goyer-Autrav dont la « nature-morte aux renoncules » a d'excellentes qualités ; Gavrel-Bascou, Grandchamp, Laure Guerriera, « La vigne » d'une belle matière ; Markoff-Lagadowsky, Mulatier, des Fleurs ; Jeannine Nardus, un pastel ; Lucy Pisani, deux aquarelles nuancées ; Ravelonanosy, aquarelle sur soie ; Mailloux-Blancheton, deux belles sculptures, un visage en terre cuite.

*
* * *

D'Algérie : la cause féminine est bien défendue et pourrait l'être encore plus complètement si d'autres noms s'ajoutaient à ceux déjà là. Pour la peinture, nous rencontrons, par ordre alphabétique, M^{mes} Allaingry, dont les « Fleurs » (1 bis) ont le charme du début de l'impressionnisme ; Allard de Gaillon, « Église de Sainte-Clotilde » marque des progrès ; Bentami, un pastel ; Luce Berlier, un envoi réussi de vues de Tunisie et du Maroc et le « La Goulette » (n° 15) possède une bien jolie lumière ; Beugras-Rivoire, deux types d'indigènes traditionnels ; Odette Bormell, deux marines traitées avec liberté ; Louise Bossardet, trois peintures de sa manière vigoureuse et enlevée ; Jeanne Burgat. fleurs, portrait, dessin ; Maryse Chancel, j'aime mieux des céramiques ; Chassaing-Merckel, portrait d'un Marocain ; Suzanne Delbays, trois toiles qui confirment son excellente exposition actuelle ; Despeyroux-Duret, un beau portrait ; Ecaterina Emerit, peinture claire et légère ; Hellé Fontane, des compositions poétiques qui sont des portraits ; Thérèse Foucault, une marine ; Fourrier-Ricoux, des « Roses rouges » ; Meg Godziszewska, intéressante par ses recherches ; Micheline Henriot, dessins et peintures illustratives ; Lucette Icard-Vernet. fleurs délicates au pastel ; Jeanne Laganne, trois toiles d'un expressionnisme violent tempéré par une monochromie de matière recherchée et belle Clémy-Le Fèvre, paysage et marine lumineux ; Germaine Libérati traite à l'aquarelle des « Arums » et des paysages ; Renée Mandoul, un Port d'Alger » d'un dessin naïf ; Michel Carceller, Montazel-Perruchot, des juilletts, un paysage ; Moreska, une « Tête de Vierge » expressive ; Kina Paroff, une « Tête d'arabe » ; Nadine Paris, le portrait imprévu de « Dorian Grey » ; Yvonne Passager. Les « Violettes », un paysage d'Amélie-les-Bains ; Richard-Bascouïès, composition et natures-mortes qui mêlent la cérébralité aux joies de la couleur ; Francine Roufast, un portrait, des fleurs ; Rousseau-Roncin, des « Pâquerettes », une « Marine » ; Madeleine Satta donne une bonne nature-morte ; Sivoil-Couvidat, des « Fleurs » ; Eugénie Spielmann, trois huiles, d'un décor abondant et des panneaux de céramique tout à fait charmants ; Wellen, deux peintures intéressantes : Germaine Woog, des aquarelles de Honfleur.

Suzanne Clausse ornemente une table de céramique style Renaissance, et expose des coupes ; Odette Ferru, maquettes de construction d'une église et d'une usine et excellentes figurines de costumes historiques ; Jeanne Pointet, des illustrations ; Seguela de Caillat, trois belles reliures.

La salle a été décorée par les sons de M. Acquart.

L.-E. ANGELI.

LES ARTS À ALGER
III^e Salon de l'Union féminine artistique
de l'Afrique du Nord
(*Dernière heure* (Alger), 14 février 1951, p. 2)

Le III^e Salon de l'Union féminine artistique de l'Afrique du Nord est, en vérité, un joli salon.

On pourrait, à la rigueur, lui reprocher d'être un peu trop « international » et pas assez « nord-africain ».

En effet, sur les deux cent cinquante œuvres d'une centaine d'exposants, on peut en mettre une bonne moitié à l'actif des femmes-peintres de France, des U.S.A, d'Espagne et de Suisse, auxquelles, d'ailleurs, nos artistes n'ont rien à envier.

On peut admettre la confrontation des talents. Surtout si, pour les adhérentes de l'Union féminine artistique, cette confrontation pouvait avoir lieu aussi dans les pays d'où proviennent les œuvres des invitées : ce serait là le véritable but de cette « union », à l'opposé de celui réalisé.

Donc, ce III^e Salon est bien réussi.

De New-York (via Paris) : Brucker, un portrait agréable : Donna Hill, deux paysages aux lignes et aux couleurs extrêmement simplifiées mais pleins d'expression.

Espagne: Luce Lagiere (Madrid), trois nus bien notés, au dessin et à la gouache ; Marc No (Barcelone), utilise aussi la gouache et se manifeste « espagnolant » avec des scènes de « corridas ».

De Suisse : Jo Badel (Genève), des « Voiliers du lac Léman », qui se détachent harmonieusement de trois peintures : Daissy Dawint (Genève), trois bons paysages de France : Rose-Marie Eggmann, panneau peint et batik (poissons).

De Tanger : Boullard-Devé, trois belles productions, « Femmes du Sud marocain », « Marques de Chine » [sic : masques, selon *L'Écho d'Alger*] et « Amour maternel » (Indochine), vigoureux dessins.

De la métropole : Aymé-Belmonte (Marseille), des paysages et particulièrement un Vieux-Port de Marseille », magistralement peint au couteau ; Baud-Bovy (Paris), « Bracelet et bague Macassar » : Thérèse Debains (Paris), se spécialise dans les fleurs : Rolande Dechorain (Paris), deux paysages et « Glaïeuls » au vase bleu, plaisants ; Odette des Garets (Paris), attardée au cubisme, se préoccupe des lignes et des couleurs : Gisèle Ferrandier (Paris), dont on a admiré le talent au « Nombre d'Or », une nature morte et, surtout, un superbe paysage de Mostaganem ; Fabri-Canti (Paris), une sculpture (nu) de métier ; Roberte Gentilhomme, devenue parisienne, une peinture et des moulages ; Lily Steiner (Paris). des « Arums », largement traités et décoratifs : Madeleine Luka (Paris). trois toiles, dont « Chaperon rouge » ; Hélène Marre (Paris). « Le Pont-Neuf », « Le Pont d'Avignon » et des « Fleurs », traités d'une façon bien personnelle : de Morsier (Paris), des objets d'arts décoratifs ; Yvonne Parvillée (Paris), des sujets religieux sculptés ; Émilie Pettier (Paris), d'autres gravures sur bois et des pointes sèches pleines de qualités : Rodica Valeanu (Paris), une « Raccommodeuse », largement traitée ; Louise Villebœuf (Paris), d'agrables céramiques ; Germaine Wehrlin (Seine), des compositions décoratives en céramique ; Lilas Bug (Paris), œillets roses ; Caciat (Paris), deux belles compositions : « Intérieur » et « Départ » ; Lily Rossignol, des paysages et des fleurs : Rodica Valeane ; Mary Dorat, deux céramiques : Zofia Jaworska, une « Jeune Fille », harmonieusement peinte, et Prévost-Ragaz.

Du Maroc : Frida Uzan (Casablanca) se détache avec deux œuvres hardies, « Sylvie » et « Barque noire » ; Elyane Bonnet, dont on note le < Sidi-Abderhamane > ; puis Cohen-Boccara (Casablanca), Curt-Savidan (Rabat) et Peep Schultz.

De Tunisie : Cannault-Hurtz (Hamilcar), « Anémones » et « Printemps » : Léa Chapon (Tunis), des pastels plaisants: Fournier-Parreche, des sujets décoratifs ; Gavrel-Bascou, deux toiles ; Goyer-Autran. dont les « Fleurs » retiennent l'attention. Notons encore, de Tunisie : Laure Gueriera, « La Vigne », qu'il convient de citer ; Matiloux-Blancheton, de très jolis modelages, « Nu », « Visage » et « Mauresque » ; Markoff-Lagadovsky, deux paysages :

Muletier, des fleurs; Jeanine Nat-dus, un pastel; Lucy Pisant, paysages; Ravelonanosy, des aquarelles sur sole: et Grandchamp.

L'Algérie, qui est bien représentée, pourrait l'être bien mieux, puisque l'on constate l'absence d'excellents éléments. tels que Andrée Cone, Arlette Duchemin, Annette Noiré, Nelly, Paté, etc., qui représentent avec talent la peinture féminine algérienne.

Il y a surtout Louise Bosserdet. toujours de bonne impulsion, et qui rapporte de son séjour en Belgique une belle toile, « Le Port »: Suzanne Delbays, dont on voit un très bel ensemble à son exposition personnelle ; Helle Fontane, des peintures fraîches et colorées ; Mey Godzleszewara, en constants progrès ; Micheline Henriot, qui nous rappelle « Les Hommes bleus » et « Les Touareg », et nous présente son livre illustré, « Assa Maghzen méharistes » ; Jeanne Laganne, qui exprime avec violence le tragique des sentiments devant « La Justice des Hommes » ironique, « La Femme du Diable » perverse, et « La Mauresque », passive ; Clemy Lefebvre. enthousiaste ; Maria Morescha, une tête de vierge douloreuse : Richard-Bascoules, composition et natures mortes aux matières fortes et colorées : Eugénie Spielmann, avec « Nature morte », « Odalisque », « Paysage » lumineux et des panneaux de céramique marqués de son talent ; Seguela de Calliat, qui ajoute à son parfait métier le goût le plus sûr, et Wollen dont les œuvres plaisent toujours

D'autres artistes. par leurs intéressants travaux, concourent au succès de ce Salon. Ce sont : Allaingry, Allard de Gaillon. Bentami. Luce Bercier, que l'on revoit avec plaisir ; Beugras-Rivoire, Odette Bonnel, Jeanne Burgat, Maryse Chancel, dont on remarque avec ceux de Suzanne Clause, les beaux travaux de céramique ; Chassaing-Merkel. Despeygoux-Duret, Ecaterina Emerit (Intérieur n° 79) ; Odette Ferru, qui présente en même temps que de jolies maquettes d'église et d'usine de l'entreprise familiale, de beaux modèles de costumes décrits avec précision ; Thérèse Foucauit, Fourrier-Ricoux, Getaz-Len, Lucette Icart-Vernet, dont on admire toujours les pastels ; Germaine Liberatl, Renée Mandoul, Michel-Carceller. Montazei-Perruchot, Rira Panoff, Nadine Paris. Yvonne Passager, dont le paysage « Amélie-les-Bains » retient l'attention ; Jeanne Pointet, Francine Roufast, Hélène Rousseau-Roncin, des « Pâquerettes » et une « Marine », délicates aquarelles ; Madeleine Satta, Sauoll Couvidat et Germaine Woog- M. Acquart a décoré le hall de la salle Pierre Bordes.

LE 3^e SALON INTERNATIONAL
de l'Union féminine artistique de l'Afrique du Nord

Attribution des récompenses
(Dernière heure (Alger), 21 février 1951, p. 5, col. 6)

Le jury du 3^e Salon international de l'Union féminine artistique de l'Afrique du Nord, s'est réuni samedi 17 février, sous la présidence de MM. André et Vogt, pour attribuer les récompenses annuelles de L.U.F A.P.N. En voici le palmarès :

PRIX ET BOURSES

Grand prix international : M^{me} Boullard-Devé (Tanger).

Grand prix du Salon : M^{me} Hélène Marre (Paris).

Grand prix Fémina : M^{me} Wellen (Alger).
Grand prix de sculpture du Salon : M^{me} Fabri-Canti (Paris).
Grand prix de la ville d'Alger (peinture) : M^{me} Burgat (Alger).
Grand prix de la ville d'Alger (reliure) : M^{me} Seguela (Alger).
Grand prix du comité de France : M^{me} Delbays (Alger).
Grand prix de Céramique : M^{me} Wehrlin à Antony (Seine).
Grand prix des Arts décoratifs :: M^{me} Fournier-Parroche (Tunis).
Grand prix de Tunisie : M^{me} Goyer-Autrey (Tunis).
Grand prix du Maroc : M^{me} Uzan-Boccara (Casablanca).
Grand prix Helvétique : M^{me} Jo Badel (Genève).
Bourse culturelle des États-Unis : M^{me} Laganne (Alger).
Bourse culturelle d'Espagne (réservé).
Bourse de la Cle Transatlantique : M^{me} Valeanu (Paris).
Bourse de la Cle des chemins de fer : M^{me} Bosserdet (Alger).
Bourse de la Cie Transsaharienne : M^{me} Spielmann (Alger).
Bourse d'encouragement J.B. : M^{lle} Satta (Alger).
Médaille d'ir : Mme Aymé-Bel-monte (Marseille).
Médaille d'argent : M^{me} Curt-Savidan (Rabat).
Médaille de vermeil : M^{me} Godziszewska (Alger).
Médaille de bronze : M^{me} Passager (Alger).

Exposition

(*La Tribune de Tanger*, 23 février 1952, p. 3, col. 6, RDC)

Hier soir s'est inauguré, sous la présidence d'honneur de M. le ministre de France, et en présence de M. Archer, administrateur de la zone, dans la grande salle de l'Hôtel Rembrandt, l'exposition des œuvres de M^{me} Boullard-Devé.

Nous nous réservons de revenir ultérieurement et plus complètement sur cette exposition qui a joui de toute la sympathie d'un public de connaisseurs et d'amateurs d'art.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION

Marie-Antoinette Boullard-Devé
ou la « Clef d'or de l'invisible ¹² »

(*La Tribune de Tanger*, 1^{er} mars 1952, p. 2, col. 5)



Jeune femme saïgonnaise
(Photo Jacques Conty — Studio de France, 71, rue de Fez, Tanger.)

La peinture comme la musique et la poésie a des **résonances** et des remous qui se transmettent au plus profond de notre être. Cette sensation d'intensité, de plénitude, de jouissance entière, je l'ai profondément ressentie à l'exposition de M^{me} Boullard-Devé, dont les œuvres ornent pour quelques jours encore les salons de l'Hôtel Rembrandt.

La technique, mieux l'art même si absolument personnel de la justement célèbre auteur de tant d'œuvres universellement connues, est faite d'une pondération dans le sujet, d'une plasticité dans la matière, d'une sûreté dans le trait et d'une si profonde conviction dans la valeur prophétique de son travail, qu'il se dégage de ses tableaux cette espèce d'absolue sérénité qui nous émeut en face des ouvrages parfaits. Elle nous ouvre un chemin nouveau dans l'acceptation **plénière** des conceptions de l'existence et fleurit notre sentimentalité d'un goût absolu pour le beau.

Simple, directe, spontanée, M^{me} Boullard-Devé est dans la vie comme elle se réalise sur la toile. Franchise de l'existence, luminosité des sentiments, telle est la femme, tel est le peintre.

¹² Cette phrase est extraite d'une œuvre de M^{me} Boullard-Devé elle-même, que nous reproduisons *in extenso* :

« Peindre, c'est posséder une des petites clefs d'or qui ouvrent l'invisible, mais qu'importerait de peindre, si l'on ne savait aimer ? »

Le passé déjà si glorieux de cette grande artiste, les étapes franchies par elle dans la recherche du mieux vers l'absolu pictural suffiraient à ne pas m'étendre davantage sur elle, mais si tout le monde se rappelle l'harmonieuse décoration et les frises du Temple d'Angkor Vat, joyau de l'Exposition internationale de Paris en 1931, il en est qui ignorent encore la vie de labeur, de recherche et d'efforts de Marie-Antoinette Boullard-Devé. Femme d'un résident en Annam, elle a parcouru cette Indochine qu'elle connaît en ses moindres recoins et qu'elle aime comme *sa vraie pairie artistique*. Elle a su en typer les aspects et les habitants, les anciennes coutumes et les moeurs étranges et c'est encore une raison chère à notre cœur français, dans les heures tragiques que vit la grande Péninsule, de sentir tout ce que notre génie et notre travail avait pu apporter à ces peuples antiques pour les éléver, les éduquer et les émanciper, les amenant du joug féodal à la lumière radieuse des modernes états démocratiques.

Puisse la tête de jeune femme saïgonnaise que nous reproduisons ici, bien caractéristique de la manière de M^{me} Boullard-Devé, encourager nos amis tangérois à visiter encore une fois l'exposition si intéressante et si instructive qu'elle nous offre actuellement et remercions-la vivement de nous en avoir fait profiter avant de la présenter à Paris.

La peinture à Tanger

(*La Vigie marocaine*, 27 mars 1952, p. 4, col. 7)

Il s'agit d'une collection de la galerie Allard à Paris, dont la directrice, M^{me} Andrée Herman, a présenté à Tanger l'essentiel. Le vernissage fut une réunion mondaine à laquelle avaient été invités un choix d'invités, parmi lesquels le ministre de France et M^{me} de Panafieu.

La collection comporte notamment des toiles d'Utrillo (dont un excellent « Paysage de la Butte ») de Valtat, Manguin, Camoin, pour ne citer que les plus connus. On y remarquait aussi cinq toiles d'une excellente artiste tangéroise d'adoption : M^{me} Boullard-Devé, dont l'éloge n'est plus à faire.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

De Paris, rue des Capucines à Tanger, bd Antée
(*La Tribune de Tanger*, 29 mars 1952, p. 2, col. 5)

M^{me} Boullard-Devé est vraiment une portraitiste remarquable. Lors de sa précédente exposition, elle nous avait offert plusieurs aspects de son talent, mais cette fois, elle nous présente, en dehors de trois œuvres déjà vues, deux tableaux portraits d'une facture extraordinaire.

M^{me} Boullard-Devé est une très grande artiste et elle a surtout le mérite de n'appartenir qu'à elle-même ; on peut rattacher son style à diverses écoles, on ne peut l'intégrer dans aucune.

A.B.

TANGER
Exposition d'art contemporain

(*La Tribune de Tanger*, 26 avril 1952, p. 3, col. 7)

L'exposition qui a lieu en ce moment à la galerie de l'Hôtel Rembrandt se terminera aujourd'hui, samedi.

Toutefois, M^{me} Andrée Hermann se fera un plaisir de recevoir les amateurs d'art à son domicile personnel, 7, avenue Sidi-Amar, près du consulat d'Espagne, tous les vendredis de 16 h. à 19 heures, ou sur rendez-vous (téléphoner le matin avant 10 heures au 67-38).

Pendant l'absence de M^{me} M.-A. Boullard-Devé, appelée en France pour une exposition particulière dans une galerie de Paris, des portraits récemment exécutés par cette artiste seront présentés.

ENCARTS

(*L'Information financière, économique et politique*, 17 mai 1952, p. 9, col. 7)

Gal. B. Rosenthal, 41, boul. Malesherbes
BOULLARD-DEVÉ
Du 16 mai au 6 juin

Au long des cimaises

(*L'Information financière, économique et politique*, 22 mai 1952, p. 11, col. 7)

☞ *BOULLARD-DEBÉ a réussi une série de portraits poignants de réalisme, en même temps que maintes natures mortes enrobées de fraîcheur, de tendresse. Voilà une artiste qui ne déçoit point (Gal. B. Rosenthal).

Boullard-Devé
(*Arts*, 29 mai 1952, p. 10, col. 3)

« Tout le monde a raison tant qu'un ancien régent de la rue Bonaparte a besoin d'un gros livre pour développer la question : peut-on enseigner les Beaux-Arts ? » C'est André Salmon qui le dit ; mais pourquoi n'ajoute-t-il pas que ce qui ne s'enseigne pas s'apprend cependant ? Car, au fond, — les maîtres en témoignent négativement — le principal reproche auquel s'expose un peintre, c'est de ne pas tout savoir. Là est le critère : le grand artiste a tout appris. M^{me} Boullard-Devé, incontestablement, sait quelque chose ; et les visages qu'elle offre aux regards vivent d'une vie proprement picturale. Derrière eux, on sent la volonté de l'auteur qui, non content de trouver la ressemblance, s'efforce de donner à ses créations une existence autonome, parallèle à celle des modèles. Cette œuvre est franche, sans secrets mais vigoureuse ; elle tourne à la réussite dans certaines natures mortes (le petit « Comptoir ») et dans le « Torero ».

(Galerie Rosenthal.)

Exposition

Une Artiste tangéroise expose à Paris

(*La Tribune de Tanger*, 21 juin 1952, p. 4, col. 1-3)

Madame M.-A. Boullard-Devé, dont nous avons eu l'occasion d'admirer les œuvres plusieurs fois à Tanger, entre autres dernièrement à l'Hôtel Rembrandt. lors de l'exposition organisée par madame Andrée Hermann, vient de remporter un brillant succès à Paris, à la galerie Rosenthal, boulevard Malesherbes.

À cette occasion, les principaux journaux de la capitale ont célébré à l'envi les mérites de notre compatriote.

Parmi les articles qui lui furent consacrés, relevons celui du délicat critique et poète André Salmon.

Au copain de jeunesse qui lui disait : « Peignons avant de tout savoir. Tu verras : nos défauts feront notre originalité ; ce sera épata », Derain répondit, un peu plus tard il est vrai : « Chaque fois que tu prends le pinceau, pose toi tous les problèmes de la peinture ».

On lit, en dépouillant les *Carnets* de Léonard de Vinci : « La peinture est en connexion avec les dix attributs de l'œil ». Pour que, longtemps après, s'élève la grosse voix de Courbet : « Tout est dans l'œil, quand j'ai vu mon ton, ma toile est prête ». Risquant tout, Cézanne grondait : « Je peins comme si j'étais Rothschild » et Corot ne sortait pas des tendres abîmes d'un ciel gris perle pour confier : « Je peins une poitrine de femme tout comme je peindrais une vulgaire boîte à lait ». Van Gogh jeune s'émerveillait d'un article riche de ces mots : « Lorsque Delacroix peint, c'est comme le lion qui dévore le morceau ». Et, pour ne citer que des modernes, laissons parler Picasso : « Je ne cherche pas, je trouve ».

Tout cela se bouscule et tout le monde a raison tant qu'un ancien régent de la rue Bonaparte a besoin d'un gros livre pour développer la question : Peut-on enseigner les Beaux-Arts ?

À tant de citations, j'ajouterai le propos d'un très jeune peintre, tout de même lassé de certaines expériences, lui assurant au moins une position de chercheur : « Après tout, la peinture ça n'est pas le concours Lépine ».

Je situe haut le talent de Boullard-Devé et j'aime que cette artiste travaillant loin de nos bruits, me demande aujourd'hui de la présenter au public d'une galerie parisienne. Je m'en réjouis devant son œuvre saine et forte, ardente, consciente ; si j'ai toujours cru, oui, toujours cru depuis le temps même des grandes batailles pour l'invention, que rien au total ne compte que cet unique trésor de l'art, de jour en jour nourri d'éléments neufs à refondre dans le chaudron magique où Maurice Barrès disait, généreux, voir bouillir ensemble jeunes dadas et vieilles chimères.

Il faut trouver et c'est soi-même que l'on doit inventer ; il faut remuer les matières du chaudron ; il faut peut-être écumer et c'est cela d'abord qui livre les meilleures chances de se compter parmi les trouveteurs.

Avant tout, peintre de figures, Boullard-Devé nous livre des images riches de cette puissance qui peut être celle de la douceur, de la passion réfléchie. Usant de simplifications modernes, elle veut et obtient des formes totales. Forte, elle l'est assez pour ne rien craindre de la grâce et c'est par une rare autorité qu'elle réveille l'émotion. Si ce bonheur fut le mien d'annoncer d'heureuses carrières, puissé-je me féliciter longuement d'ajouter aujourd'hui à tant de noms fortunés le nom de BOULLARD-DEVÉ.

André SALMON

D'ailleurs, après cette première exposition, Madame M.-A. Boullard-Devé a présenté ses œuvres dans trois galeries ; l'État français et la Ville de Paris ont tenus à se rendre acquéreur de trois toiles destinées à nos Musées nationaux.

« La Tribune » est heureuse de complimenter madame M.-A. Boullard-Devé de ses succès que nous lui souhaitons de poursuivre jusqu'à son retour parmi nous.

Le salon des femmes peintres
(*L'Information financière, économique et politique*, 21 juin 1952, p. 10, col. 1-2)

Si les femmes peintres n'ont pas de génie, elles ont, en revanche, du goût à revendre. Leur présent salon — au Palais de New-York — en fournit la preuve. Il est aimable, harmonieux, bien composé, mais il ne nous cause, à aucun moment, de surprise violente, de joie profonde. Il a trop bon visage pour être susceptible de nous étonner.

Ce n'est pourtant pas un salon médiocre, loin de là.

Il est composé, en majorité, d'œuvres flatteuses pour la vue. Combien les préférerait-on fortes !

Apprécions toutefois, comme il convient, le portrait de Catty, le paysage de Desternes, la vaste et heureuse composition de Lilly-Steiner, les baigneuses de Chapront, Alger de Ferrandier, « L'enterrement », d'Odette Lejeune-Poylecot, [le torero de Boullard-Devé](#), la nature morte lumineuse de Marthe Lebasque, Burano, de Renée Bernard, les évocations de Galina, l'acrobate de Man Collot, la jeune fille de Chabillan et les Baux de La Villéon.

Mais ce que les femmes peintres n'ont pu nous accorder, les enfants nous l'offrent : fruits chargés de féerie, d'émotion, d'imprévu. À peine sortis du purgatoire de la peinture, grâce à « l'Ecole en Rose » d'Anne-Marie Joly, on se croirait, soudain, portés en plein ciel où l'imagination et l'audace règnent. Au ciel des anges.

MONSIEUR S'OCCUPE DE L'EXPOSITION DU VIEUX TANGER

L'exposition du Vieux Tanger
(Maroc-Presse, 27 juin 1952, p. 5, col. 3-5, RDC)

Au cours de sa dernière réunion, la Société Archéologique, qui a pris la dénomination de « Société d'Histoire et d'Archéologie de Tanger », a mis au point les principales et dernières modalités d'organisation de l'Exposition du Vieux Tanger qui se tiendra du 28 juin au 13 juillet au Palais des Institutions Italiennes (ex-palais Moulay Hafid,).

La réalisation de cette exposition, qui s'annonce comme sensationnelle, a été rendue possible, après bien des difficultés, grâce à l'aide apportée par l'Administration Internationale, et notamment M. Archer, administrateur, M. Vermeil, administrateur adjoint, et M. Besnard, directeur de l'Office du tourisme, qui a bien voulu accepter la charge de conseiller technique.

La Société Archéologique rend grâce aussi à M. Macchi di Cellere, ministre d'Italie, qui a mis à sa disposition le Palais des Institutions Italiennes, ainsi qu'aux généreux donateurs, la Banque d'Etat du Maroc, les banques Pariente, Tangéro-Suisse et Jacob Alster qui ont aidé financièrement à sauver le projet, et également à l'Inspection des Monuments Historiques et des Antiquités de Rabat, à la Bibliothèque Chérifienne, à la Délégation d'Education et Culture de Zone espagnole et au Musée de Tétouan.

Doué d'un sens précis de l'organisation et d'un dévouement inlassable, M. Pierre Goulard, réalisateur technique de l'exposition, qui est aussi l'auteur de l'affiche de propagande, se donne actuellement un travail énorme pour classifier les nombreux objets qui seront exposés et prévoir la place qui sera assignnée à chacun. Il est aidé dans sa tâche par l'archéologue Luls de Montalban, [M. Maurice Devé](#) et M^{me} Pinatel.

Sans dévoiler les secrets de la Société d'Archéologie, nous pouvons d'ores et déjà annoncer que l'on verra à l'Exposition du Vieux Tanger la grande tapisserie représentant l'entrée d'Alphonse VI du Portugal à Tanger, qui sera amenée de Madrid, les bronzes fameux de Volubilis, ceux de Lixus, la statue romaine de la « Femme drapée », la mosaïque romaine de l'Évêché de Tanger. Une importante contribution sera apportée par les collections du Musée de la Casbah, de l'Administration internationale et de Don Luis de Montalban.

La Fête de Nuit de la Casbah

L'inauguration de l'Exposition sera marquée par une grande fête de nuit donnée à la Casbah, dont les monuments et les jardins seront illuminés. Cette fête sera rehaussée par des feux de Bengale et la présence d'orchestres arabes.

Des consommations seront servies au café maure du caïd Foura et un bar sera installé dans une des dépendances du palais du Sultan.

Conférences - promenades

Pendant la durée de l'Exposition auront lieu des « conférences-promenades » d'un vif intérêt. Signalons déjà que M. Hooker Doolittle fera, le 4 juillet, aux grottes d'Hercule, une conférence sur les établissements paléolithiques et néolithiques de ce site pittoresque, où il a fait de nombreux travaux.

M^{me} a Princesse Ruspoli parlera des colonies romaines et carthaginoises de Tanger. M. Pierre Goulard, au haut du Charf, tombeau présumé du géant Antée, traitera le sujet : « Histoire et histoires de Tanger. » D'autres conférences seront données par MM. Estebrich, Isaac Toledano et Abraham Laredo.

M. Gerofi pense, de son côté, pouvoir présenter une série de films tournés à Tanger. La Société d'Archéologie projette de réunir dans une brochure, qui sera publiée après l'Exposition, une courte histoire de la vieille cité, un relevé topographique des antiquités du territoire, un inventaire des collections exposées et une bibliographie des ouvrages relatifs au passé de la région.

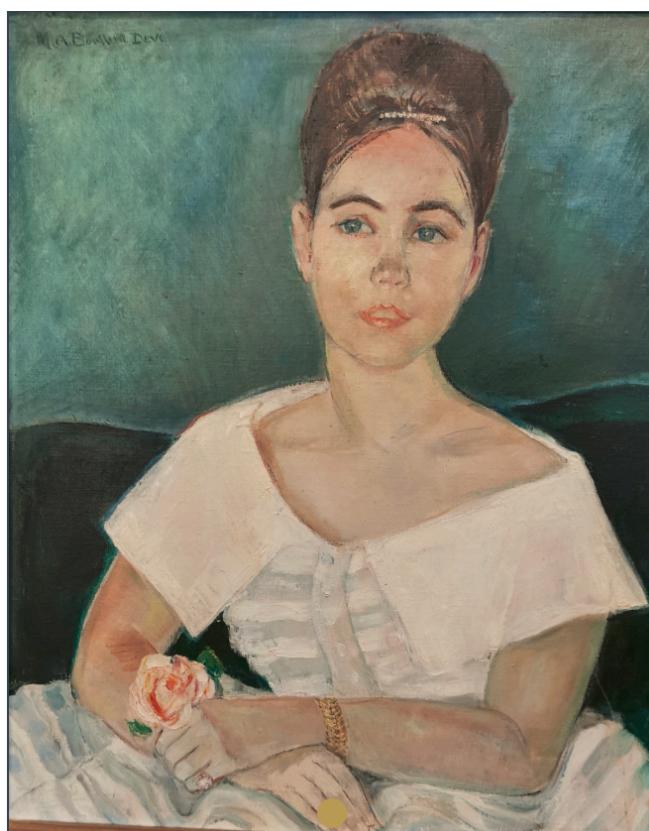
Des illustrations seront incorporées à cette brochure.

Signalons enfin que la Société Archéologique, dont l'activité connaît un magnifique regain grâce au dévouement et à la compétence de son président, le Dr Appfel, compte organiser des excursions régulières pour la visite des monuments les plus remarquables aux alentours de la Zone, notamment aux ruines romaines de Lixus, Volubilis, Tamouda, au Cromlech de M'Sorah, etc.

Les personnes désirant prêter des objets se rapportant à l'histoire proche ou lointaine de la ville, à l'occasion de l'Exposition du Vieux Tanger, sont priées de bien vouloir les apporter au lieu même de cette Exposition (Palais des Institutions Italiennes, rue Hasnona), de 15 à 18 h



Femme au foulard vert



Pour le bal des débutantes 73 x 60

M^{me} Boullard-Devé
= PEINTRE TANGÉROIS =
expose à Paris
(*La Tribune de Tanger*, 9 mai 1953, p. 1 RDC)

LA dernière exposition de M^{me} Boullard Devé l'an passé chez Rosenthal, avait obtenu le succès signalé par la *Tribune*, ventes à l'Etat, à la Ville de Paris, à de nombreux collectionneurs.

M^{me} M. A. Boullard Devé expose cette fois, à Paris, 24 toiles nouvelles. Une seule de ces toiles est inspirée d'un sujet marocain, car M^{me} Boullard Devé travaille peu d'après nature : le modèle vivant, en soi, ne l'intéresse qu'autant qu'elle en tente d'extraire l'esprit, la quintessence, et la joie de rechercher des équivalences plastiques. Elle cherche sans cesse — sans quitter jamais cependant [un] précieux équilibre de lignes et de tonalités — un certain lyrisme, une émotion surtout, cette émotion tranquille, profonde, que le critique d'art André Salmon dépeignait en cette phrase :

« M^{me} A. Boullard Devé nous livre des images riches de cette puissance qui peur être celle de la douceur et de la passion réfléchie ». Il va de soi qu'il s'agit là d'une émotion toute picturale, issue de la peinture elle-même et non du « sujet ». Parmi les toiles qui seront exposées à Paris, signalons « l'Enfant de chœur », « les Bourgeois », « Intermède », « la Petite fille au pain bis », etc.

Nous souhaitons le meilleur succès à M^{me} Boullard-Devé qui a terminé ces jours-ci, parmi de nombreux portraits, celui de M. F. de Panafieu, ministre de France à Tanger et Président du Comité de Contrôle, dont la rumeur tangéroise dit le plus grand bien.

CALENDRIER DES EXPOSITIONS
(*Arts*, 29 mai 1953, p. 8, col. 7)
(*L'Information financière, économique et politique*, 30 mai 1953, p. 11, col. 7 RDC)
(*Les Nouvelles littéraires*, 4 juin 1953, p. 4, col. 1)
(*L'Information financière, économique et politique*, 13 juin 1953, p. 13, col. 7)

Galerie ALLARD. 20, rue des Capucines
BOULLARD-DEVÉ MAN COLLOT
Jusqu'au 28 juin

Au long des cimaises
(*L'Information financière, économique et politique*, 20 juin 1953, p. 11, col. 3)

☞ *BOULLARD-DEVÉ accuse ses qualités de force et de poids dans son œuvre. Il y a une volonté très nette d'aller au fond des êtres et des choses chez cette artiste en quête d'efforts accrus. Ses portraits, d'une belle ampleur, sont puissants, admirables.

Chez Man Collot. toujours à l'affût de ce qui peut enrichir sa palette et son trait, notons une série de portraits, de nus. de natures mortes de main de maître. Art viril et souple fois (Gal. Allard).

TANGER

Le bal des Éclaireurs a remporté un succès sans précédent
(*La Vigie marocaine*, 21 février 1954, p. 5, col. 7)

Le bal organisé par la Branche Extension des Eclaireurs du Maroc a été une innovation et un grand succès. Innovation, parce que c'est la première fois à notre connaissance qu'on voyait un « bal de têtes » au lieu du bal costumé qui est ici fréquent. Grand succès, car les danseurs, qui emplissaient les salons du Rif-Hôtel, se sont beaucoup amusés, ceux (rares) qui ne dansaient pas aussi, et la soirée, commencée à 21 h. 30 le samedi, a duré jusqu'à près de 5 heures du matin.

On sait que la Branche Extension du scoutisme s'occupe des enfants malades, infirmes, ou malheureux. C'est en considération de ce caractère de bienfaisance, que S.E. le Mendoub avait bien voulu accorder à cette soirée sa présidence d'honneur, ainsi que S.E. le président du Comité de Contrôle, M. le ministre de France et M. l'administrateur de la zone.

Il y eut de belles et agréables attractions : Noëlle Christian et ses petits rats, Annie Vernay, qui, avec le concours de l'orchestre Domingo Triguero, le chanteur Antonio Roman, le pianiste José-Maria Morena, et le speaker bien connu, Michel Ferry, firent passer agréablement le temps. Et même le trouver trop court.

Il y avait des prix pour les meilleurs ensembles et les meilleures têtes, ainsi qu'une tombola pourvue de nombreux lots : rasoir électrique, parfums, montres, tableaux, qui furent tirés avec le concours de M^{lle} Béatrix Bonnet.

Idée originale : au lieu des habituelles cartes, on recevait pour prix de l'entrée un magnifique programme imprimé avec goût et illustré d'un dessin de M^{me} Boullard-Devé.

Nos sincères et vives félicitations au comité d'organisation, et tout particulièrement à son président, M. Caillat, directeur de l'Enseignement chérifien dans la zone internationale, et la vice-présidente, M^{lle} Adrienne Houry.

EXPOSITIONS ET CONFÉRENCES

Boullard-Devé et Baksa
(*La Tribune de Tanger*, 15 mars 1954, p. 3, col. 7)

C'est également samedi qu'eut lieu à la Galerie Rembrandt, le vernissage de l'exposition de deux artistes remarquables, l'un peintre et l'autre sculpteur, la première M^{me} Boullard Devé, est suffisamment connue à Tanger pour que nous lui fassions l'injure de la présenter, la seconde M^{me} Baksa nous a présenté des œuvres de grand talent.

Concours de photos
(*La Tribune de Tanger*, 15 novembre 1954, p. 2, col. 3)

Un jury composé par MM. Antonio M. de Sanchez Llamusi, directeur de l'Office du Tourisme, Jose Andreu Abello, président du Comité International d'Initiative, M^{me} Boullard-Devé, MM. Stanley Abensur, Julio Ramis, Jacques Zick-Conty et Zubillaga, a retenu, parmi les photographies présentées par les concurrents, dix-sept épreuves parmi lesquelles il a primé les suivantes :

1 — « Rapide II » (36 points) par M. Marc J. Bergel, qui enlève la Coupe du C.I.T.

2 —«Zoco Grande » (33 pts.) par M^{me} Maria Rosa Loperena.
3 —« Pescador» (24 points) par Maria Rosa Loperena.
4 — « Puerto » (19 points)-par M. J.M. Rovira.
5 — « Cactus » (17 points) par M. Marc Pons, .
6 — ex-æquo : « Bahia de Tanger » (15 points) par Dr Lopez Ventura et
« Vibrations » (15 points) par M. Mare Pons.
7 — « Tanger aux ancrés » (13 points) par M. J.C. Fégère.
Une exposition de ces photographies, rehaussée par des épreuves de professionnels,
aura lieu vers la fin du mois, dans une galerie d'art de la ville.

TANGER (*L'Écho du Maroc*, 21 mars 1955, p. 4, col. 3)

Dans le désert de Juda

M^{me} Boullard-Devé, qui, à des talents d'artiste, joint une riche culture et un don de conférencière, vient, sous les auspices des « Entretiens culturels », devant un nombreux auditoire, de rappeler l'histoire pour le moins miraculeuse des découvertes faites il y a quelques années dans le désert de Juda, découvertes qui ont en partie soulevé le voile sur l'histoire des peuples hébreïques bien avant notre ère.

Un petit pasteur faisant paître ses bêtes non loin de la mer Morte, proche de l'emplacement des ruines de l'ancienne Gomorrhe, perdit une de ses bêtes. Se mettant à sa recherche, il se glissa dans une crevasse rocheuse et là, découvrit de vieilles poteries et des jarres dont certaines renfermaient des rouleaux de cuir entourés de vieux linges. Ayant fait part de sa découverte, on s'aperçut qu'il s'agissait de manuscrits qui devaient y être cachés depuis plus de deux mille ans. Depuis 1947, on a beaucoup discuté sur la valeur de cette découverte et poursuivi à cet endroit des recherches qui permirent de mettre la main sur d'autres trésors archéologiques et de déchiffrer des textes antérieurs de plus de mille ans aux manuscrits les plus anciens.

Bien qu'un tel sujet puisse paraître quelque peu abstrait pour des auditeurs non avertis, M^{me} Boullard-Devé l'a traité avec une telle simplicité et avec une si claire érudition qu'elle a plus qu'intéressé son public qui l'a longuement applaudie.

CHRONIQUE DE TANGER (*Le Petit Marocain*, 15 mai 1955, p. 3, col. 2)

Les expositions

Sous le patronage du ministre de France, M. de Bois~~s~~son, le vernissage de l'exposition de l'artiste-peintre M^{me} Boullard-Devé aura lieu demain, lundi, à la Galerie Rembrandt.

TANGER — SALON INTERNATIONAL de l'affiche touristique (*Maroc-Presse*, 18 août 1955, p. 5, col. 7-8)

Le Salon international de l'affiche touristique, ouvert depuis le 1^{er} août dans l'une des magnifiques salles du palais Moulay Hafid, vient de fermer ses portes.

Cette manifestation artistique a connu le plus vif succès et, devant la qualité des œuvres exposées, il ne fallut pas moins de deux heures de délibérations aux membres du jury pour établir le palmarès. Présidé par M. Jean Villemot, dessinateur parisien bien connu, le jury était composé de M^{me} Boullard-Devé, MM. José Andreu Abello, E. des Courrières, J.-C. Fol, A.S. de Llamusi, Maria Messina, Julio Ramis et Viladevall.

M. Villemot, qui présida au cours de sa carrière à de nombreuses manifestations de cet ordre, s'est plu à reconnaître que l'ensemble réuni au palais des Institutions Italiennes ancien palais Moulay, Hafid, par notre comité international d'initiative, rivalisait aisément avec les grandes expositions d'affiches parisiennes.

Après de nombreux votes, voici le palmarès qui a été établi :

Prix de la meilleure affiche, due à un artiste peintre : 1^{er} Espagne (pêcheur), médaille d'argent ; 2^e Danemark ballet et music), médaille de bronze.

Prix de la meilleure affiche due à un artiste photographe : 1^{er} Japon (statue de pierre), médaille d'argent ; 2^e Rome (Foro di Cesare), médaille de bronze.

Prix du meilleur ensemble (par entité), dû à des artistes peintres : Israël, médaille d'argent.

Prix du meilleur ensemble (par entité) dû à des artistes photographes: France, médaille d'argent.

Parmi les affiches classées hors concours, les mentions spéciales suivantes ont été accordées dans le groupe des « moyens de transport », à la Compagnie Braniff International Airways (U.S.A.) et au groupe de 12 affiches originales sur Tanger, de l'école du professeur Ercole Erini à Rome, dont l'affiche « Tutti Moni per un soggiorno Idéale » de Zannino a été retenue.

M.A. B. DEVÉ

La Colombe et la flamme.

Éditions du Scorpion, Jean d'Halluin, éditeur, Paris, 1960.

1933 : coll. à l'Éveil des peuples, de Marc Sangnier.

Prend conscience de l'antisémitisme.

Aide aux réfugiés allemands.
